

J'ai promis de donner le récit de nos pérégrinations durant le mois qui s'est écoulé entre le 3 avril [1945], jour où nous avons été extraits du camp de Buchenwald, ma femme et moi, et le 4 mai, jour où, de notre fenêtre, dans un hôtel perdu du Tyrol italien, sur le revers des Dolomites, nous avons aperçu pour la première fois les casques américains.

J'AI tenu un journal des événements qui ont marqué pour nous cette période critique et c'est d'après ces notes quotidiennes que je composerai mon récit. Je les ai là, sous mes yeux. Elles ont été griffonnées un peu partout, au crayon le plus souvent, pendant les haltes des voitures, ou sur le lit de camp des étapes. Presque chaque ligne en a été tracée avec le sentiment qu'elle serait la dernière. Je puis bien dire, sans forcer le ton, que, pendant ce voyage d'un mois, l'idée de la mort a été notre compagne de tous les instants. Nous ignorions quand cette idée deviendrait réalité : cela pouvait arriver à chaque moment, à chaque occasion, toutes les fois qu'on pénétrait dans un logis nouveau, qu'on descendait d'un car, qu'on franchissait une porte. Mais elle ne nous quittait pas et nous avons fini par nous accoutumer à elle.

A vrai dire, l'habitude était déjà prise depuis longtemps. Je suis arrivé à Buchenwald au début d'avril 1943 (j'y ai passé deux ans jour pour jour); ma femme est parvenue à me rejoindre au milieu de juin suivant. Jamais nous n'avons supposé une seule minute que nous retrouverions vivants la terre de France. J'étais entre les mains des nazis. Je représentais pour eux quelque chose de plus qu'un homme politique français; j'incarnais par surcroît ce qu'ils haïssaient le plus au monde, puisque j'étais un socialiste démocrate et que j'étais juif. Mais les mêmes raisons qui faisaient de moi un adversaire particulièrement détesté faisaient de moi un otage particulièrement précieux, puisque je constituais une valeur d'échange, non seulement auprès de l'État français et de ses alliés, mais auprès du socialisme et de la démocratie internationale. Seulement, quel usage fait-on d'un otage, si précieux qu'il soit? On essaie de le négocier pour une contre-valeur appropriée, et cette négociation implique nécessairement une menace, un chantage dont la vie de l'otage est l'enjeu. Quand on dit : « Je vous offre d'échanger M. Un Tel, qui est entre mes mains, contre M. Tel Autre », cela signifie forcément : « Si vous refusez le troc, je supprimerai M. Un Tel. » Nous savions parfaitement que si l'on me gardait avec tant de soin, c'était pour ce marchandage de dernière heure. Nous étions convaincus que les Alliés s'y refuseraient, ce en quoi nous les approuvions d'avance : nous comprenions fort bien que le refus de l'offre entraînerait sa consé-

quence naturelle, pour moi comme ma femme qui était venue me rejoindre volontairement, et dont le sort ne se séparerait pas du mien. Ce qui a imprimé son caractère dramatique au voyage que je vais relater, c'est qu'il se plaçait précisément en dernière heure, au moment de l'échéance finale.

A Buchenwald, l'année précédente, nous avions déjà perçu cette présence, ou plutôt ce rapprochement soudain de la mort. Je pense au matin de juillet où, sur un ordre téléphonique lancé par Himmler en personne, la Gestapo de Weimar vint extraire le malheureux Georges Mandel de la maison que nous habitions ensemble depuis quinze mois. La semaine précédente, les journaux allemands de langue française, publiés à Paris ou à Bruxelles et qu'on nous distribuait libéralement, nous avaient apporté la nouvelle de l'exécution de Philippe Henriot par quelques volontaires de la Résistance. Nous avions aussitôt pressenti qu'aux mânes d'Henriot des victimes seraient offertes par Darnand et ses miliciens et que Georges Mandel ou moi, peut-être tous les deux ensemble, devions logiquement faire les frais de l'holocauste. Le malheureux Georges Mandel est parti seul. Nous l'avons aidé à préparer son bagage et à entasser frileusement ses couvertures pour le voyage en avion qu'on lui annonçait. Nous l'avons conduit jusqu'à la porte de la palissade barbelée qui nous séparait du reste du monde. Il ne se faisait pas la plus légère illusion sur le destin qui l'attendait et l'observateur le plus attentif n'aurait pas relevé la moindre altération dans les gestes de ses mains, dans sa démarche, dans son langage, dans les intonations de sa voix. Jamais nous ne l'avions vu plus calme, plus posé, plus lucide. Nous avons suivi de notre fenêtre l'auto qui allait le conduire à l'aérodrome, emplis par le même pressentiment sinistre et pensant qu'un jour ou l'autre, bientôt peut-être, nous suivrions nous aussi le même chemin.

Les mots de solitude, de claustration sont tout à fait impuissants à caractériser l'existence que nous avons menée deux années durant dans cette maison de Buchenwald. Personne n'y pénétrait que les S. S. de garde. Nous n'en sortions jamais. Ou du moins, si nous en sommes sortis trois ou quatre fois pour aller chez le dentiste, c'était en voiture, la nuit : nous ne rencontrions personne sur la route, nous ne croisions personne dans l'hôpital. Les vingt-cinq ou trente S. S. qui nous gardaient circulaient sans cesse, la mitraillette en bandoulière et le chien en laisse, dans l'étroit chemin de ronde ménagé entre la palissade barbelée et la maison, comme des ombres impassibles et muettes. En vérité cette maison était moins une prison qu'un caveau ou qu'un sépulcre : on n'y pouvait vivre qu'en se sentant à jamais retranché du monde, et ce retranchement était si réel que certains de mes amis, qui nous avaient précédés au camp de Buchenwald y sont restés plus de dix-huit mois sans se douter de notre présence.

C'est aussi la rigueur de cette clôture qui explique un fait à première vue incompréhensible, je veux dire notre ignorance si longtemps prolongée sur les horreurs indicibles qui se perpétuaient à quelques centaines de mètres de nous. Le premier indice que nous en avons surpris est l'étrange odeur qui nous parvenait souvent le soir, par les fenêtres ouvertes, et qui nous obsédait la nuit tout entière quand le vent continuait à souffler dans la même direction : c'était l'odeur des fours crématoires. On mourait beaucoup à Buchenwald, mais nous ne savions pas encore précisément de quoi l'on y mourait, comment l'on y mourait. Nous le comprîmes mieux lors-

qu'après le bombardement de Buchenwald par une formation américaine, le 24 août 1944 — bombardement qui avait atteint, non seulement l'usine installée au beau milieu du camp, mais le quartier des casernes et les maisons d'officiers dont notre propre logis marquait l'extrême limite — nous vîmes circuler autour de notre palissade et pénétrer dans notre propre enclos des ouvriers chargés des travaux de réparation les plus urgents. Ces ouvriers étaient des déportés politiques, et il suffisait de les voir passer, avec leurs visages hâves et creusés de longs sillons, le corps flottant dans leurs souquenilles zébrées, les pieds nus dans leurs socques, pour comprendre à quelle lente torture ils étaient soumis.

Nous nous précipitions à la fenêtre dès que nous discernions le cliquetis de leurs sabots de bois sur le sol de la route. Ils passaient, attelés comme des animaux de trait à quelque charrette surchargée de pierres et de sable, ou bien à la file, un long tronc d'arbre faisant plier leurs épaules, comme les captifs dans certaines frises égyptiennes ou assyriennes. Parmi eux se trouvaient des Français et des Belges avec qui nous parvinmes, en dépit de la surveillance renforcée des S. S., à échanger quelques paroles. C'est ainsi que je pus capter les noms de quelques-uns de mes amis, camarades ou collègues enfermés au camp comme moi. C'est ainsi qu'eux-mêmes furent instruits pour la première fois de notre présence. C'est ainsi que nous recueillîmes les premières informations précises sur la nature et la durée du travail, sur le logement et la nourriture, sur la brutalité et la cruauté des gardiens. Mais nos interlocuteurs eux-mêmes soupçonnaient à peine que, dans certains secteurs particuliers du camp, ceux où des Russes, des Polonais et des Juifs étaient parqués, la barbarie nazie se donnait cours avec une sauvagerie plus atroce encore. Et, somme toute, ce n'est qu'après la libération du camp par les troupes américaines, après la saisie des archives et la vérification complète des locaux, après les dépositions des victimes survivantes que la radio nous a révélé, dans toute leur horreur quasi démente, les mystères de Buchenwald.

Maintenant je reviens à mes notes un peu oubliées et je commence mon récit.

Le dimanche 1^{er} avril, jour de Pâques, vers 2 heures de l'après-midi, le prisonnier allemand qui nous servait d'ordonnance vint heurter à la porte de notre chambre. Il venait d'être avisé par le sous-officier de S. S., commandant du poste, qu'avant une demi-heure un officier viendrait nous rendre visite, et il nous communiquait cet avis.

Une visite? Dans cette petite maison de Buchenwald qui nous servait de prison, à la lisière du camp, dans les bois, les visites étaient étrangement rares. Que pouvait bien signifier celle-là? Nous n'eûmes pas besoin de réfléchir longuement. Pas de doute, l'anxieuse incertitude dans laquelle nous vivions depuis près d'une semaine, allait être tranchée. Notre sort était réglé, peut-être sans retour.

Depuis près d'une semaine, en effet, la 3^e Armée américaine était installée sur la moyenne et la haute Weser. Ses avant-gardes blindées avaient déjà débordé Eisenach. Or, Buchenwald n'est distant que de quelques kilomètres d'Erfurt, et d'Eisenach à Erfurt on ne compte pas plus de soixante-dix kilomètres d'autostrade. Depuis près d'une semaine, les jours et les nuits s'écoulaient donc dans la fièvre de l'attente et du guet. En quelques

heures, une pointe de blindés pouvait atteindre le camp, vidé de presque toute sa garnison depuis l'attaque russe sur l'Oder, et que gardaient à peine quelques centaines de S. S. Les Américains ne tenteraient-ils pas ce *rush* libérateur? Ce bruit que nous entendions pendant le jour, était-ce le fracas lointain des bombardements ou le grondement plus proche de la canonnade? La nuit, quand nous nous éveillions de notre demi-sommeil, n'étaient-ce pas les tanks américains que nous entendions rouler en gémissant sur la route? Quand arriveraient-ils? Cette nuit même, aujourd'hui, demain? Et surtout arriveraient-ils à temps, avant qu'un ordre de la Gestapo nous tirât de notre prison pour nous rejeter plus loin, très loin, hors de la portée de l'avance alliée? Nous sentions bien que notre vie ou notre mort en étaient l'enjeu. Au fond, cet ordre aurait pu venir déjà. Peut-être la Gestapo, dans ce désarroi du désastre que nous commencions à percevoir autour de nous, avait-elle oublié notre existence? Dans ce cas, notre délivrance était une affaire de temps. Plus ou moins tôt, mais à coup sûr, nous reverrions la France, les êtres chers, les amis. Mais si l'ordre fatal nous touchait, si nous étions entraînés vers le sud, dans le réduit montagneux où s'organisait déjà la résistance suprême, oh! alors, nous savions bien quel destin nous attendait. Nous serions écrasés sous l'écrasement final. Hitler périrait, mais comme les despotes d'Orient, comme Sardapale dans le tableau de Delacroix, entassant pêle-mêle sur son bûcher funèbre ses compagnons, ses esclaves, ses otages.

C'est dans cet émoi que les jours s'étaient écoulés, chaque heure qui passait ajoutant une chance, faisant tomber dans la balance son poids favorable. Maintenant, le sort était jeté. Et pourtant, une circonstance inopinée ouvrait peut-être encore un espoir. Voici ce qui venait de se passer, il y avait une heure à peine. En remontant de la salle du rez-de-chaussée où nous prenions nos repas, je m'étais arrêté dans le cabinet de toilette avant de regagner notre chambre. Là, brutalement, j'avais été saisi par une douleur soudaine et insupportable qui paralysait toute flexion des reins et tout mouvement des jambes. J'avais appelé à l'aide : ma femme et notre serviteur Joachim avaient dû, non sans peine, me porter jusque sur mon lit. Je savais bien ce que c'était : cette crise de lumbago et de sciatique n'était pas la première. Elle avait été provoquée, comme la précédente, par les conditions particulières de notre vie. Comme les précédentes, elle céderait au bout d'une semaine ou deux au traitement et surtout au régime d'immobilité et de chaleur. Mais, en attendant, j'étais là, sur mon lit, incapable de poser les pieds à terre, de descendre l'escalier, de me loger dans une voiture. Comment ferait-on pour me transporter? Oserait-on m'imposer un voyage peut-être long dans des conditions semblables? Qui sait? Cet accident qui, la veille, nous aurait paru fâcheux, nous faisait maintenant l'effet d'un secours providentiel.

Il est 3 heures. Nous entendons des pas dans l'escalier. On frappe à la porte. Le visiteur annoncé entre. Je suis étendu sur mon lit; ma femme s'est levée pour le recevoir.

C'est un officier que nous ne connaissons pas. Il parle le français avec difficulté et le comprend bien. Il est envoyé, nous dit-il, par le commandant du camp, trop occupé pour venir lui-même. Sa mission est de nous avertir qu'un ordre a été reçu de nous faire quitter le camp sans délai. Le

départ aura lieu à la fin de l'après-midi et nous devons nous tenir prêts. Nous voyagerons en voiture. Nous pouvons emporter des bagages, mais seulement ceux qui tiendront dans la voiture avec nous.

Dès qu'il a été question de départ, nous avons échangé un regard, ma femme et moi. Voilà, c'était bien ce que nous avions prévu! On ne pouvait pas s'y méprendre!... L'officier a terminé son petit discours. Il est là debout près de mon lit. Il attend. Je lui réponds, après un silence : « Partir? Mais je ne peux pas. » Ici ma femme intervient et lui conte ma mésaventure. Joachim en a été le témoin et les S. S. du camp sont certainement au courant.

L'officier réfléchit un instant :

— Avez-vous prévenu le médecin? me demande-t-il...

— Non, pas encore. Le médecin est venu trois fois pour des crises analogues; il m'a toujours laissé la même ordonnance. J'ai encore les comprimés et la pommade qu'il m'avait prescrits. Je n'ai pas voulu le déranger inutilement.

L'officier se tait et me considère d'un œil sévère. Il est clair que la coïncidence lui paraît étrange — et je conviens qu'elle l'est, en effet — que ma discrétion vis-à-vis du médecin lui paraît suspecte. Il me dit enfin :

— Nous avons reçu un ordre et nous n'avons pas autre chose à faire qu'à l'exécuter.

Je réponds :

— Et moi, je vous répète qu'il est inexécutable...

— C'est bien, dit-il, je vais faire mon rapport au commandant.

Je réponds :

— Faites votre rapport, mais ne manquez pas de consulter le médecin...

L'officier incline la tête sans mot dire, traverse la chambre et sort.

Nous restons seuls, ma femme et moi. Que vont-ils décider? Nous sentons notre liberté et notre vie suspendues à la délibération qui s'engage sans doute, en ce moment même, entre le commandant, l'officier et le médecin. Mais nous nous regardons vaillamment : allons, il ne faut pas nous faire d'illusions. S'ils ont reçu l'ordre, ils l'exécuteront coûte que coûte. Ils me pousseront sur une civière, dans une voiture d'ambulance, qu'ils porteront. Et nous nous sentons prêts à tout, pourvu qu'on ne nous sépare pas.

D'instant en instant, nous attendons le coup de téléphone qui renouvellera l'ordre impératif du départ. 4 heures, 5 heures, toujours rien. Voici le soir, puis la nuit. Que signifie ce mutisme? Nos imaginations fermentent. Une enquête auprès des S. S. du poste a dû vérifier l'exactitude de nos récits; le médecin, consulté, a dû confirmer que j'étais hors d'état de me mouvoir; le commandant a dû saisir les autorités supérieures de la Gestapo et demander de nouvelles instructions. Peut-être n'arriveront-elles qu'après les Américains. Que cet espoir nous aide à trouver le sommeil!

Durant toute la journée du lendemain lundi, le silence se prolonge. Le visiteur pouvant revenir d'un instant à l'autre, ma femme hésite à mettre en marche la radio. Mais le visiteur ne revient pas et le médecin ne paraît pas davantage. Les Américains ont avancé sans doute, car les bombardements se succèdent sans trêve sur Erfurt et les alarmes au camp ne cessent pas... Encore une journée passée; encore une nuit. Nous sommes au mardi maintenant. L'espoir prend décidément une consistance. Si laborieuses que

soient les communications, il n'est guère vraisemblable que la réponse de la Gestapo ne soit pas encore arrivée. Peut-être l'avance de Patton, de l'autre côté de la Thuringe, a-t-elle coupé les routes du sud et rendu impossible notre transport vers le réduit. Il est trois heures; si nous pouvions gagner encore jusqu'à ce soir! Mais Joachim entre. Le poste des S. S. vient de recevoir à l'instant un coup de téléphone. On nous signifie sans autre explication que nous partirons ce soir, 3 avril, à 7 heures.

Un coup de colère emporte ma femme. Elle bondit hors de la chambre, furieuse, et je l'entends dégringoler l'escalier. Quand elle revient, un quart d'heure après, je l'interroge :

— Qu'avez-vous fait?

— J'ai voulu téléphoner tout de suite au commandant. Je ne les laisserai pas vous emporter dans cet état.

— Vous avez vu le commandant?

— Non, il se cache, mais j'ai fini par avoir l'officier, le visiteur, et je vous assure qu'il m'a entendue.

— Quel est le résultat?

— Je n'en sais rien; j'ai exigé la visite du médecin avec tant de véhémence que je crois qu'ils finiront par l'envoyer...

Vers 4 heures, en effet, le médecin arrive. Sans qu'on puisse s'expliquer ce mensonge, évident autant qu'inutile, il affirme que personne ne l'a averti et qu'il est venu par hasard. Il commence par insinuer que le voyage serait peut-être possible dans une ambulance, dans une « grande voiture », puis il m'examine lentement, avec soin. Il hoche la tête, me dit à moi :

— Je vais aller voir le commandant tout de suite, et ajoute, d'un ton grave, pour ma femme qui le reconduit : j'espère, Madame, que je vous reverrai encore ici...

La partie est-elle gagnée cette fois? Mon Dieu! que ces secousses alternées sont fatigantes!... Elles nous épuisent d'autant plus qu'elles se succèdent à de plus brefs intervalles. Le médecin ne nous avait pas quittés depuis une demi-heure que Joachim nous transmet un nouveau coup de téléphone. On viendra prendre nos bagages et nous à 7 heures du soir, comme il était convenu. Pas un mot de plus. Jusqu'au départ, nous ne reverrons plus âme qui vive. Toujours le même système : le silence, l'absence, le fait accompli.

Ma femme a bouclé précipitamment nos valises. Elle et Joachim sont parvenus à m'habiller sur mon lit. Des S. S. sont venus m'y prendre à 8 h. 1/2 — en Allemagne, contrairement à l'opinion courante, rien ne s'accomplit à l'heure dite — m'ont fait descendre à bout de bras l'escalier, puis m'ont porté jusqu'à la voiture qui attendait à quelques dizaines de mètres de la maison. Il pleuvait. La nuit était déjà sombre. Chaque secousse imprimée à mon corps retentissait cruellement et je me contraignais pour ne pas gémir. La voiture n'était ni une ambulance, ni une « grande voiture », mais une petite conduite intérieure à quatre places. Impossible de m'y étendre. Le problème était de me faire asseoir sur la banquette et m'y tenir calé. Comment ce problème fut-il résolu? Je n'en sais trop rien, mais je sais que je suis resté coincé dans mon coin pendant près de vingt-quatre heures, immobilisé par la souffrance qui devenait insupportable au moindre cahot. Vraiment, j'ai eu très mal. Je le dis en passant et n'en parlerai plus.

Ma femme s'était enquis de nos bagages. On lui avait répondu qu'ils trouveraient place dans le coffre d'un autobus. Un autobus? Nous ferons donc partie d'un convoi? Notre voiture, en effet, après s'être mise en marche, s'arrête au bout de quelques instants dans une sorte de clairière. Des ombres munies de lampes électriques débouchent de la futaie et circulent autour de nous sous la pluie. Un grand car sort de l'ombre, ses feux éteints, puis un second, puis un troisième. Autour de chaque car, des ombres se groupent. Nous entendons un bruit de voix, quelque chose comme des noms qu'on appelle. Puis les ombres, une à une, escaladent le marchepied d'un car et disparaissent. Le chauffeur de notre voiture, un S. S., bien entendu, est resté au volant, et tandis que les cars se chargent, d'autres chauffeurs viennent conférer avec lui. On sort des cartes, on discute l'itinéraire. Les chauffeurs s'entretiennent à voix basse. Je distingue cependant le nom d'Iéna, puis le nom de Nuremberg. C'est bien cela; on nous conduit vers le sud, dans la direction du réduit de la défense suprême. Mais qui sont nos compagnons de route? Nous discernons des silhouettes d'hommes, de femmes, d'enfants, et nous faisons, ma femme et moi, la même conjecture. Nous savions que, deux ou trois semaines auparavant, Buchenwald avait accueilli quelques centaines de fonctionnaires évacués de Berlin et appartenant aux bureaux de l'état-major S. S. Nous supposons qu'on a voulu les soustraire comme nous, bien que pour d'autres raisons, à l'avance américaine. C'est une erreur et nous ne tarderons pas à savoir la vérité. Les ombres ne sont pas des bureaucrates S. S., mais d'autres prisonniers, dont la plupart étaient entassés depuis de longs mois dans les caves — je dis bien dans les caves — des casernes de Buchenwald, et en sortaient pour la première fois cette nuit-là.

Il est 11 heures du soir quand la caravane se met en branle. L'officier S. S. qui commande l'escorte vient de monter à côté du chauffeur dans notre voiture qui ferme la marche. Nous roulons lentement dans la nuit, feux éteints. Arrêt à chaque croisement. A chaque instant, le convoi se disloque pour ne se reformer qu'après d'interminables pauses. Nous traversons Weimar, plus qu'à demi démolé par les bombardements. Dès qu'une lueur traverse la nuit, nous devinons des formes mouvantes : c'est l'exode dans les ténèbres. Isolés ou par groupes, courbés par le poids des sacs, tirant après eux des fantômes d'enfants, ces fantômes gagnent la route et disparaissent. Maintenant, nous traversons Iéna. Pour gagner l'autostade du sud vers Nuremberg et Munich, il faudrait tourner ici sur notre droite. Mais nous continuons droit devant nous vers l'est. Qu'est-ce que cela signifie? J'essaie en vain de percer l'obscurité, de capter au vol une plaque indicatrice.

La nuit fut longue et je ne parvins à m'orienter qu'au petit jour. Nous étions à la pointe occidentale de la Saxe, près de la frontière tchécoslovaque. Tout faisait sentir le voisinage de la Bohême : le paysage, l'architecture, les villages, les costumes et les noms. Vers 9 heures du matin, après un laborieux rassemblement du convoi dans un village, notre voiture dépassa tout à coup, prit la tête puis força l'allure. Maintenant, nous sommes seuls sur la route. Une plaque m'indique la direction : Ratisbonne, 200 kilomètres. Nous gagnons donc le sud par un large détour en arc de cercle. Nous voici dans une petite ville du nom de Neustadt : la moitié du chemin vers Ratisbonne est faite.

heures, une pointe de blindés pouvait atteindre le camp, vidé de presque toute sa garnison depuis l'attaque russe sur l'Oder, et que gardaient à peine quelques centaines de S. S. Les Américains ne tenteraient-ils pas ce *rush* libérateur? Ce bruit que nous entendions pendant le jour, était-ce le fracas lointain des bombardements ou le grondement plus proche de la canonnade? La nuit, quand nous nous éveillions de notre demi-sommeil, n'étaient-ce pas les tanks américains que nous entendions rouler en gémissant sur la route? Quand arriveraient-ils? Cette nuit même, aujourd'hui, demain? Et surtout arriveraient-ils à temps, avant qu'un ordre de la Gestapo nous tirât de notre prison pour nous rejeter plus loin, très loin, hors de la portée de l'avance alliée? Nous sentions bien que notre vie ou notre mort en étaient l'enjeu. Au fond, cet ordre aurait pu venir déjà. Peut-être la Gestapo, dans ce désarroi du désastre que nous commençons à percevoir autour de nous, avait-elle oublié notre existence? Dans ce cas, notre délivrance était une affaire de temps. Plus ou moins tôt, mais à coup sûr, nous reverrions la France, les êtres chers, les amis. Mais si l'ordre fatal nous touchait, si nous étions entraînés vers le sud, dans le réduit montagneux où s'organisait déjà la résistance suprême, oh! alors, nous savions bien quel destin nous attendait. Nous serions écrasés sous l'éroulement final. Hitler périrait, mais comme les despotes d'Orient, comme Sardapale dans le tableau de Delacroix, entassant pêle-mêle sur son bûcher funèbre ses compagnons, ses esclaves, ses otages.

C'est dans cet émoi que les jours s'étaient écoulés, chaque heure qui passait ajoutant une chance, faisant tomber dans la balance son poids favorable. Maintenant, le sort était jeté. Et pourtant, une circonstance inopinée ouvrait peut-être encore un espoir. Voici ce qui venait de se passer, il y avait une heure à peine. En remontant de la salle du rez-de-chaussée où nous prenions nos repas, je m'étais arrêté dans le cabinet de toilette avant de regagner notre chambre. Là, brutalement, j'avais été saisi par une douleur soudaine et insupportable qui paralysait toute flexion des reins et tout mouvement des jambes. J'avais appelé à l'aide : ma femme et notre serviteur Joachim avaient dû, non sans peine, me porter jusque sur mon lit. Je savais bien ce que c'était : cette crise de lumbago et de sciatique n'était pas la première. Elle avait été provoquée, comme la précédente, par les conditions particulières de notre vie. Comme les précédentes, elle céderait au bout d'une semaine ou deux au traitement et surtout au régime d'immobilité et de chaleur. Mais, en attendant, j'étais là, sur mon lit, incapable de poser les pieds à terre, de descendre l'escalier, de me loger dans une voiture. Comment ferait-on pour me transporter? Oserait-on m'imposer un voyage peut-être long dans des conditions semblables? Qui sait? Cet accident qui, la veille, nous aurait paru fâcheux, nous faisait maintenant l'effet d'un secours providentiel.

Il est 3 heures. Nous entendons des pas dans l'escalier. On frappe à la porte. Le visiteur annoncé entre. Je suis étendu sur mon lit; ma femme s'est levée pour le recevoir.

C'est un officier que nous ne connaissons pas. Il parle le français avec difficulté et le comprend bien. Il est envoyé, nous dit-il, par le commandant du camp, trop occupé pour venir lui-même. Sa mission est de nous avertir qu'un ordre a été reçu de nous faire quitter le camp sans délai. Le

départ aura lieu à la fin de l'après-midi et nous devons nous tenir prêts. Nous voyagerons en voiture. Nous pouvons emporter des bagages, mais seulement ceux qui tiendront dans la voiture avec nous.

Dès qu'il a été question de départ, nous avons échangé un regard, ma femme et moi. Voilà, c'était bien ce que nous avions prévu! On ne pouvait pas s'y méprendre!... L'officier a terminé son petit discours. Il est là debout près de mon lit. Il attend. Je lui réponds, après un silence : « Partir? Mais je ne peux pas. » Ici ma femme intervient et lui conte ma mésaventure. Joachim en a été le témoin et les S. S. du camp sont certainement au courant.

L'officier réfléchit un instant :

— Avez-vous prévenu le médecin? me demande-t-il...

— Non, pas encore. Le médecin est venu trois fois pour des crises analogues; il m'a toujours laissé la même ordonnance. J'ai encore les comprimés et la pommade qu'il m'avait prescrits. Je n'ai pas voulu le déranger inutilement.

L'officier se tait et me considère d'un œil sévère. Il est clair que la coïncidence lui paraît étrange — et je conviens qu'elle l'est, en effet — que ma discrétion vis-à-vis du médecin lui paraît suspecte. Il me dit enfin :

— Nous avons reçu un ordre et nous n'avons pas autre chose à faire qu'à l'exécuter.

Je réponds :

— Et moi, je vous répète qu'il est inexécutable...

— C'est bien, dit-il, je vais faire mon rapport au commandant.

Je réponds :

— Faites votre rapport, mais ne manquez pas de consulter le médecin...

L'officier incline la tête sans mot dire, traverse la chambre et sort.

Nous restons seuls, ma femme et moi. Que vont-ils décider? Nous sentons notre liberté et notre vie suspendues à la délibération qui s'engage sans doute, en ce moment même, entre le commandant, l'officier et le médecin. Mais nous nous regardons vaillamment : allons, il ne faut pas nous faire d'illusions. S'ils ont reçu l'ordre, ils l'exécuteront coûte que coûte. Ils me pousseront sur une civière, dans une voiture d'ambulance, qu'importe. Et nous nous sentons prêts à tout, pourvu qu'on ne nous sépare pas.

D'instant en instant, nous attendons le coup de téléphone qui renouvellera l'ordre impératif du départ. 4 heures, 5 heures, toujours rien. Voici le soir, puis la nuit. Que signifie ce mutisme? Nos imaginations fermentent. Une enquête auprès des S. S. du poste a dû vérifier l'exactitude de nos récits; le médecin, consulté, a dû confirmer que j'étais hors d'état de me mouvoir; le commandant a dû saisir les autorités supérieures de la Gestapo et demander de nouvelles instructions. Peut-être n'arriveront-elles qu'après les Américains. Que cet espoir nous aide à trouver le sommeil!

Durant toute la journée du lendemain lundi, le silence se prolonge. Le visiteur pouvant revenir d'un instant à l'autre, ma femme hésite à mettre en marche la radio. Mais le visiteur ne revient pas et le médecin ne paraît pas davantage. Les Américains ont avancé sans doute, car les bombardements se succèdent sans trêve sur Erfurt et les alarmes au camp ne cessent pas... Encore une journée passée; encore une nuit. Nous sommes au mardi maintenant. L'espoir prend décidément une consistance. Si laborieuses que

soient les communications, il n'est guère vraisemblable que la réponse de la Gestapo ne soit pas encore arrivée. Peut-être l'avance de Patton, de l'autre côté de la Thuringe, a-t-elle coupé les routes du sud et rendu impossible notre transport vers le réduit. Il est trois heures; si nous pouvions gagner encore jusqu'à ce soir! Mais Joachim entre. Le poste des S. S. vient de recevoir à l'instant un coup de téléphone. On nous signifie sans autre explication que nous partirons ce soir, 3 avril, à 7 heures.

Un coup de colère emporte ma femme. Elle bondit hors de la chambre, furieuse, et je l'entends dégingoler l'escalier. Quand elle revient, un quart d'heure après, je l'interroge :

— Qu'avez-vous fait?

— J'ai voulu téléphoner tout de suite au commandant. Je ne les laisserai pas vous emporter dans cet état.

— Vous avez vu le commandant?

— Non, il se cache, mais j'ai fini par avoir l'officier, le visiteur, et je vous assure qu'il m'a entendue.

— Quel est le résultat?

— Je n'en sais rien; j'ai exigé la visite du médecin avec tant de véhémence que je crois qu'ils finiront par l'envoyer...

Vers 4 heures, en effet, le médecin arrive. Sans qu'on puisse s'expliquer ce mensonge, évident autant qu'inutile, il affirme que personne ne l'a averti et qu'il est venu par hasard. Il commence par insinuer que le voyage serait peut-être possible dans une ambulance, dans une « grande voiture », puis il m'examine lentement, avec soin. Il hoche la tête, me dit à moi :

— Je vais aller voir le commandant tout de suite, et ajoute, d'un ton grave, pour ma femme qui le reconduit : j'espère, Madame, que je vous reverrai encore ici...

La partie est-elle gagnée cette fois? Mon Dieu! que ces secousses alternées sont fatigantes!... Elles nous épuisent d'autant plus qu'elles se succèdent à de plus brefs intervalles. Le médecin ne nous avait pas quittés depuis une demi-heure que Joachim nous transmet un nouveau coup de téléphone. On viendra prendre nos bagages et nous à 7 heures du soir, comme il était convenu. Pas un mot de plus. Jusqu'au départ, nous ne reverrons plus âme qui vive. Toujours le même système : le silence, l'absence, le fait accompli.

Ma femme a bouclé précipitamment nos valises. Elle et Joachim sont parvenus à m'habiller sur mon lit. Des S. S. sont venus m'y prendre à 8 h. 1/2 — en Allemagne, contrairement à l'opinion courante, rien ne s'accomplit à l'heure dite — m'ont fait descendre à bout de bras l'escalier, puis m'ont porté jusqu'à la voiture qui attendait à quelques dizaines de mètres de la maison. Il pleuvait. La nuit était déjà sombre. Chaque secousse imprimée à mon corps retentissait cruellement et je me contraignais pour ne pas gémir. La voiture n'était ni une ambulance, ni une « grande voiture », mais une petite conduite intérieure à quatre places. Impossible de m'y étendre. Le problème était de me faire asseoir sur la banquette et m'y tenir calé. Comment ce problème fut-il résolu? Je n'en sais trop rien, mais je sais que je suis resté coincé dans mon coin pendant près de vingt-quatre heures, immobilisé par la souffrance qui devenait insupportable au moindre cahot. Vraiment, j'ai eu très mal. Je le dis en passant et n'en parlerai plus.

Ma femme s'était enquis de nos bagages. On lui avait répondu qu'ils trouveraient place dans le coffre d'un autobus. Un autobus? Nous ferons donc partie d'un convoi? Notre voiture, en effet, après s'être mise en marche, s'arrête au bout de quelques instants dans une sorte de clairière. Des ombres munies de lampes électriques débouchent de la futaie et circulent autour de nous sous la pluie. Un grand car sort de l'ombre, ses feux éteints, puis un second, puis un troisième. Autour de chaque car, des ombres se groupent. Nous entendons un bruit de voix, quelque chose comme des noms qu'on appelle. Puis les ombres, une à une, escaladent le marchepied d'un car et disparaissent. Le chauffeur de notre voiture, un S. S., bien entendu, est resté au volant, et tandis que les cars se chargent, d'autres chauffeurs viennent conférer avec lui. On sort des cartes, on discute l'itinéraire. Les chauffeurs s'entretiennent à voix basse. Je distingue cependant le nom d'Iéna, puis le nom de Nuremberg. C'est bien cela; on nous conduit vers le sud, dans la direction du réduit de la défense suprême. Mais qui sont nos compagnons de route? Nous discernons des silhouettes d'hommes, de femmes, d'enfants, et nous faisons, ma femme et moi, la même conjecture. Nous savions que, deux ou trois semaines auparavant, Buchenwald avait accueilli quelques centaines de fonctionnaires évacués de Berlin et appartenant aux bureaux de l'état-major S. S. Nous supposons qu'on a voulu les soustraire comme nous, bien que pour d'autres raisons, à l'avance américaine. C'est une erreur et nous ne tarderons pas à savoir la vérité. Les ombres ne sont pas des bureaucrates S. S., mais d'autres prisonniers, dont la plupart étaient entassés depuis de longs mois dans les caves — je dis bien dans les caves — des casernes de Buchenwald, et en sortaient pour la première fois cette nuit-là.

Il est 11 heures du soir quand la caravane se met en branle. L'officier S. S. qui commande l'escorte vient de monter à côté du chauffeur dans notre voiture qui ferme la marche. Nous roulons lentement dans la nuit, feux éteints. Arrêt à chaque croisement. A chaque instant, le convoi se disloque pour ne se reformer qu'après d'interminables pauses. Nous traversons Weimar, plus qu'à demi démolie par les bombardements. Dès qu'une lueur traverse la nuit, nous devinons des formes mouvantes : c'est l'exode dans les ténèbres. Isolés ou par groupes, courbés par le poids des sacs, tirant après eux des fantômes d'enfants, ces fantômes gagnent la route et disparaissent. Maintenant, nous traversons Iéna. Pour gagner l'autostrade du sud vers Nuremberg et Munich, il faudrait tourner ici sur notre droite. Mais nous continuons droit devant nous vers l'est. Qu'est-ce que cela signifie? J'essaie en vain de percer l'obscurité, de capter au vol une plaque indicatrice.

La nuit fut longue et je ne parvins à m'orienter qu'au petit jour. Nous étions à la pointe occidentale de la Saxe, près de la frontière tchécoslovaque. Tout faisait sentir le voisinage de la Bohême : le paysage, l'architecture, les villages, les costumes et les noms. Vers 9 heures du matin, après un laborieux rassemblement du convoi dans un village, notre voiture dépassa tout à coup, prit la tête puis força l'allure. Maintenant, nous sommes seuls sur la route. Une plaque m'indique la direction : Ratisbonne, 200 kilomètres. Nous gagnons donc le sud par un large détour en arc de cercle. Nous voici dans une petite ville du nom de Neustadt : la moitié du chemin vers Ratisbonne est faite.

Mais là, nous quittons brusquement la grande route. Un coup de volant nous a jetés sur notre gauche, dans un étroit chemin qui monte de plus en plus rudement et prend l'aspect d'un sentier de montagne. Un torrent gronde au fond d'une gorge. Notre voiture roule dans un décor abrupt et de plus en plus sauvage. Où nous conduit-on? Si je m'oriente exactement, nous devons nous rapprocher à nouveau de la frontière tchécoslovaque, du côté de la région des Sudètes. Tiens! le paysage se meuble et se peuple tout à coup. En contrebas du sentier, nous distinguons une large exploitation de carrière, un petit chemin de fer, des charrettes, des groupes nombreux d'ouvriers autour de grandes scies qui taillent la pierre. Mais ces ouvriers sont des prisonniers; nous reconnaissons leurs lamentables souquenilles rayées; nous entendons claquer leurs pieds nus dans des sabots de bois. Il y a donc un camp dans cette montagne désolée, et sans doute est-ce dans ce camp perdu qu'on va nous cacher. La voiture monte toujours, et bientôt de grands bâtiments se découvrent. Nous franchissons le portail. La voiture s'arrête devant le bâtiment central. Sans mot dire, l'officier descend et nous laisse seuls avec le chauffeur.

Nous restons ainsi trois heures d'horloge, attendant d'un moment à l'autre un signe, un avis quelconque. Prépare-t-on notre logis dans le camp? Est-ce là que nous sommes destinés à vivre désormais? Le site est sinistre. Les prisonniers que nous voyons revenir de la corvée et que les S. S. poussent le long de notre voiture, ont l'air encore plus lamentables, encore plus hâves, encore plus décharnés que ceux de Buchenwald. D'autres forment l'attelage humain qui, comme des bêtes sous le fouet, tire en titubant les charrettes chargées de pierres. Tout dans ce lieu respire la misère, la souffrance et la mort. Nous devons apprendre plus tard le nom de ce camp, dont on a peu parlé jusqu'à présent bien qu'il mérite la même célébrité que Buchenwald, Auschwitz ou Dachau : il s'appelle Flossenbourg. Des déportés politiques y sont morts par milliers dans les cachots de torture ou sous les balles de pelotons d'exécution durant ces semaines finales; on les liquidait par paquets, en toute hâte. Un prisonnier qui venait d'y séjourner immédiatement avant notre passage, avait entendu chaque jour, régulièrement, pendant des heures, le bruit des fusillades.

Mais l'officier sort du bâtiment central et s'avance vers la voiture. Est-ce lui qui va monter ou nous qui allons descendre? Nous guettons ses mouvements avec un petit frisson d'émoi... Il ouvre la portière et s'assied à côté du chauffeur, toujours sans mot dire. Le chauffeur met en marche. Au même instant, nous voyons déboucher d'une allée latérale un véhicule étrange, un hant camion fermé, entièrement clos, aux parois métalliques, quelque chose comme une voiture cellulaire sans aucune ouverture. Ce camion blindé nous dépasse. Nous le suivons. Nous sortons du camp derrière lui; nous dévalons derrière lui dans la route qui longe la carrière, dans le sentier de montagne, dans la gorge. Nous voici complètement revenus sur nos pas : les toits et les clochers de Neustadt apparaissent déjà au-dessous de nous. Le camion blindé s'arrête sur la grande place et nous nous arrêtons derrière lui. Il est clair que nous ne sommes montés à Flossenbourg que pour le chercher et qu'il va s'incorporer à notre convoi. Que contient-il de si précieux? Nous allons bientôt être fixés. Quelques-uns des S. S. qui stationnent sur la place s'approchent du camion, font glisser à l'arrière quelque chose qui ressemble à une porte et il en sort des hommes. Ces pri-

sonniers qu'on traînait ainsi dans leur cage murée de métal, nous devons aussi en apprendre plus tard les noms. C'étaient des suspects, civils ou militaires, arrêtés en rafle après l'attentat manqué du 20 juillet 1944 contre Hitler, et dont la Gestapo avait, je ne sais pourquoi, différé jusqu'alors l'exécution. Il y avait dans le nombre des généraux de premier plan : Falkenhausen, ancien gouverneur général de la Belgique; Halder, ancien chef d'état-major; Thomas, ancien directeur des services économiques de l'armée. Il y avait quelques laïques appartenant à l'entourage intime du cardinal-archevêque de Munich... Nous échangeons nos réflexions à voix basse. Pour nous emmener en compagnie de prisonniers si sévèrement gardés, quel est donc le sort qu'on nous réserve? N'aurait-il pas mieux valu rester dans le sinistre Flossenbourg?

Cependant, les cars et omnibus du convoi arrivent à leur tour et s'arrêtent aussi sur la place. Des hommes et surtout des femmes et des enfants en descendent. Tout le monde se dégourdit les jambes sur la place, surveillé par les S. S. en armes. Dans cette auberge où l'on entre et d'où l'on sort par groupes, il est visible que des provisions se distribuent. Il est 2 heures passées et la halte se prolonge. Seuls, nous restons claustrés dans notre petite voiture d'où je serais, d'ailleurs, incapable de sortir mes membres ankylosés par la souffrance et par la fatigue. Nous avons faim : on nous a oubliés dans la distribution et ce n'est qu'au moment du départ qu'on nous glissera par la vitre un pain noir et deux tranches de *wurst*. Il fait beau. La petite ville est paisible, intacte. Sur le pas des portes, les commères jasant gaiement et les enfants jouent. Comme tout a l'air tranquille et heureux! Comme on se sent loin de la guerre! Sur le trottoir, juste à côté de nous, une gamine de sept à huit ans, pauvrement vêtue, saute à la corde avec la grâce agile d'une danseuse et l'élégance innée d'une petite princesse.

Le convoi s'est remis en route. Avant le départ, notre officier a entassé précipitamment devant lui les lourds paquets portés par un soldat : pain blanc, saucisses, boîtes de cigares, bouteilles de liqueur, car, en Allemagne où déjà les civils souffrent de la disette, un officier de S. S. doit abonder de tout. Nous avons repris la tête et nous roulons à vive allure. L'air a fraîchi, la lumière est douce. Nous descendons maintenant une vallée sinieuse. Les arbres et les prés sont du vert le plus délicat, le plus tendre; tout le paysage, lignes et couleurs, se compose dans une parfaite harmonie. Sur la hauteur, de l'autre côté de la rivière, se campe une petite ville romantique serrée entre ses vieux murs. Ma femme me dit à mi-voix :

— Vraiment, c'est beau.

L'officier l'entend, se retourne et nous jette brusquement :

— Ce sera plus beau quand la guerre sera finie.

Le soir commence à tomber quand nous arrivons enfin à Ratisbonne. C'est ici le centre des routes qui conduisent, soit vers Munich et le Tyrol, soit vers les Alpes salzbourgeoises. La ville a été sévèrement touchée par les bombardements américains. Les groupes que nous croisons dans la rue, ceux qui stationnent docilement à la porte des boutiques, n'ont certes rien de triomphant ni d'arrogant; on discerne sur ces visages amaigris, contraints, tous les stigmates de la peur et, déjà, de la misère. Notre officier interroge tour à tour quelques passants : Polizeidirection? C'est le nom cérémonieux de la Gestapo.

La Gestapo est installée dans un vaste édifice de style ancien donnant sur une place ombreuse et déserte. La voiture se range. L'officier descend et nous attendons. Comme l'attente se prolonge, le chauffeur, qui, sans doute, trouve le temps long, se tourne soudain vers nous et nous adresse la parole. Je parviens à comprendre ses propos, et quand je ne les comprends pas, je le devine. Je parviens même, non sans effort, à lui répondre. Il nous explique qu'il est attaché au camp de Buchenwald, qu'il nous connaît fort bien, qu'il conduisait la voiture qui, deux ou trois fois, à la nuit tombée, est venue nous chercher dans notre maison pour nous conduire jusqu'au cabinet du dentiste. Je lui demande si notre étape est terminée, car voilà plus de vingt-quatre heures que je n'ai bougé de mon coin et je me sens à bout de forces.

— Nous n'irons pas plus loin, me répond-il.

— Alors, nous allons rester à Ratisbonne?

— Pas à Ratisbonne même. Je crois qu'on a préparé quelque chose pour vous dans les environs.

— Et les autres prisonniers que nous avons laissés derrière nous, ceux des cars et de la voiture blindée, resteront-ils ici?

— Ah! cela, je n'en sais rien. Le capitaine est en train de régler tout cela avec les gens de la Gestapo.

Le chauffeur descend à son tour pour faire les cent pas. La place est maintenant tout à fait déserte. A peine passe-t-il, de loin en loin, en se dérobant de son mieux, quelque adolescent malingre portant sur son épaule des fragments de bois volés dans les maisons en ruines. Les allées et venues du chauffeur l'ont conduit à l'autre bout de la place. Ma femme me demande tout à coup :

— Quelle distance d'ici jusqu'aux lignes américaines les plus proches?

— Patton doit se trouver entre Wurtzbourg et Nuremberg. Mettez cent vingt, peut-être cent cinquante kilomètres.

— Eh bien! écoutez, il y a des cartes dans cette pochette, il y a de l'essence dans le coffre arrière. Je vais me mettre au volant et nous allons partir. Avant que le chauffeur ait donné l'alarme, nous serons loin.

— Vous n'y pensez pas! vous savez que je baragouine misérablement l'allemand; nous n'avons pas de papiers d'identité. Dès que nous serons arrivés dans la zone de combat, nous trouverons des postes de contrôle à chaque croisement de route; le premier poste nous arrêtera. Et si nous parvenons jusqu'aux lignes, comment les franchirons-nous?

Ma femme me répond d'un ton grave et avec cet accent d'inspiration prophétique que je lui ai toujours connu dans les occasions vraiment périlleuses :

— Tout ce que vous m'objectez est la raison même. Si nous nous sauvons maintenant, nous avons peu de chance d'en sortir. Mais je vous le déclare, si nous restons, l'affaire est réglée : nous sommes perdus.

Je me sens cruellement partagé entre les conseils de la sagesse et cette voix exaltée qui m'a si souvent prédit l'avenir. Mais ce débat est bientôt tranché. L'officier est descendu du perron et s'avance vers nous.

Il n'est pas seul. Un louche personnage l'accompagne. Nous avons connu à Buchenwald ce type de policier en civil. Ceux qui sont venus chercher Georges Mandel, l'an passé, avaient à peu près cette « dégainée » — je ne trouve pas d'expression plus juste que ce mot d'argot. Le chauffeur revient

en hâte; l'officier monte dans la voiture; le policier qui, sans doute, servira de pilote, s'installe sur le capot.

Nous sortons du centre de la ville et nous approchons sans doute de la gare, objectif habituel des bombardements, car nous roulons entre des îlots de maisons transformées en amas de décombres. L'auto s'engage dans une large avenue plantée d'arbres, et il me semble bien que le policier-pilote désigne au chauffeur, de son capot, un bâtiment situé à quelque distance sur notre gauche. Est-ce là que se terminera notre voyage? L'auto ralentit; nous distinguons maintenant un grand bâtiment haut et nu séparé de l'avenue par une cour et par une grille devant laquelle l'auto s'arrête. Le policier descend du capot, franchit la grille, traverse la cour et disparaît. Nous restons dans la voiture, dévisageant cette longue façade muette. Voilà que, l'une après l'autre, des femmes sortent de la porte d'entrée principale, descendent le perron et gagnent l'avenue. Tout à coup, ma femme s'écrie en sursaut :

— Mais c'est une prison!

— Une prison? Comment?

— Voyez donc. Chaque fois qu'une de ces femmes sort, un gardien la conduit jusqu'à la porte, son trousseau de clés à la main, et referme derrière elle.

— Une prison! Mais c'est impossible!

— Impossible ou pas impossible, je suis sûre que c'est une prison. Mon pressentiment ne me trompait pas. Il fallait nous sauver tout à l'heure, coûte que coûte...

Les souvenirs que je vais évoquer en cet instant restent peut-être les plus cruels de ce mois d'épreuves. Le policier est reparu, accompagné d'un personnage en uniforme quasi militaire. L'officier et le chauffeur descendent de la banquette avant, ouvrent la portière à côté de moi et m'offrent leur aide. Tiré par eux, soutenu par ma femme, je m'extrahis de ma cangue, mais je ne parviens ni à poser les pieds à terre, ni à me redresser. Surgissent alors cinq ou six hommes qui dégringolent en trombe les marches du perron. Ils fondent sur moi, me happent, m'emportent. Je ne crie pas, mais il me semble que j'entends derrière moi un cri de ma femme. Notre groupe a gravi le perron; la porte s'est ouverte pour lui donner passage et se referme avec un bruit inexorable. Je ne pense guère à moi; ma pensée est attachée à ma femme et ne la quitte pas. Ce coup est le seul qu'elle n'aura pas la force de supporter. Depuis qu'elle m'a rejoint en Allemagne, nous sommes, l'un comme l'autre, préparés à tout. Nous avons toujours su, et nous savons mieux que jamais depuis que nous avons quitté Buchenwald, qu'il n'existe pas pour nous de chance raisonnable de revoir jamais notre pays. Mais nous voulons du moins souffrir ensemble et, quand il le faudra, mourir ensemble. La séparation est l'unique péril devant lequel nous nous sentions sans courage. Et maintenant, le fait est accompli; je suis séparé d'elle, séparé du monde par surcroît. La reverrai-je jamais? Que feront-ils d'elle, qui n'est même pas prisonnière, qui est venue me retrouver volontairement, sur leur foi?

Occupé tout entier par ces pensées, je me suis à peine aperçu que mes ravisseurs avaient gravi un étage, longé un interminable couloir. Une porte est ouverte. On me dépose sur un grabat. La porte se referme et les clés

tourment longuement dans la serrure. Ah! oui! C'est bien une prison! La cellule est haute et étroite; les murs sont nus, pas de fenêtres, tout juste un soupirail aux trois quarts intercepté par un volet de bois, une table de bois scellée au mur; un escabeau et, dans un angle, près de la porte, l'ustensile ignoble avec lequel j'avais fait connaissance déjà, à la prison de Riom. Mais les clefs ont grincé dans la serrure : voici l'homme en uniforme militaire. Je lui hurle :

— Où est ma femme? Viendra-t-elle ici?

L'homme me répond en ricanant :

— Oui, oui, soyez tranquille.

Et ce oui me paraît plus effrayant que tout le reste. Pourtant, j'entends des pas dans le couloir, je les reconnais : c'est elle, c'est bien elle! Elle entre, en effet, se jette sur mon grabat et m'embrasse avec des larmes dans les yeux. Elle me conte en mots précipités qu'après mon enlèvement on lui a interdit de me suivre; du gardien-chef, de l'officier, ses questions désespérées ne tiraient que ces réponses sèches, évasives, qui glacent. Elle vient seulement de sortir d'une sorte de parloir obscur où on l'avait enfermée. Elle a eu aussi peur que moi, mais enfin nous sommes ensemble et je crois bien que nous allons demeurer ensemble. Le gardien nous explique, en effet, qu'il va faire apporter une paille pour ma femme; que, d'ailleurs, nous devons quitter la prison de Ratisbonne dès le lendemain... Allons, ce n'est pas encore pour cette fois.

Je m'étais étendu sans avoir pu me déshabiller, mais ma fatigue était telle que je retrouvais, sur ce grabat sordide, le sommeil qui me fuyait depuis tant de longues nuits.

Au matin, la prison muette s'emplit d'un bruit de pas et d'un ramage de voix. On marchait et on babillait dans le couloir, de l'autre côté de la porte. Tout à coup la porte s'ouvre. Le couloir, en effet, est plein de monde. Un homme de petite taille, au visage glabre, aux cheveux blancs, me salue avec cérémonie :

— Vous connaissez probablement mon nom. Je m'appelle Frédéric Thyssen. Vous savez sans doute que je m'étais réfugié en France, avant la guerre. C'est votre gouvernement qui m'a livré aux nazis, il y a plus de quatre ans.

— Mon gouvernement? Non, pas le mien.

— Enfin, le gouvernement français.

— Ce n'était pas non plus le gouvernement français.

Il est vrai que j'avais eu connaissance en son temps du cas de M. Thyssen, qui fut celui de mes meilleurs camarades de la social-démocratie allemande, comme Breitscheid et Hilferding. Eux aussi avaient cherché un asile sur la terre de France — asile sacré depuis des siècles pour les persécutés et les proscrits; eux aussi le gouvernement de Vichy, qui n'était pas un gouvernement français, les avait livrés aux nazis en vertu de la clause la plus honteuse de l'armistice.

Pendant que M. Thyssen échangeait avec nous ces propos, les prisonniers qui emplissaient le couloir se nommaient à nous tour à tour. C'est eux qu'on avait tirés des caves de Buchenwald pour l'embarquement nocturne dans la clairière, eux que nous avions vus descendre des autocars sur la place de Neustadt. Il y a là tous les membres survivants des familles de

Stauffenberg — l'officier qui déposa une bombe aux pieds de Hitler, le 20 juillet dernier — et de Goerdeler, le bourgmestre de Leipzig, qui devait s'installer à la chancellerie du Reich si l'attentat avait réussi. Il y a la fille de von Hasselt, l'ancien ambassadeur du Reich à Rome, dont la Gestapo a fusillé ou pendu le père et enlevé les deux jeunes enfants. Il y a des hauts fonctionnaires hongrois, arrêtés à Budapest par la Gestapo, après la tentative d'armistice séparé avec l'U. R. S. S.

Cette vision n'a duré que quelques minutes. Les gardiens poussent les verrous de la lourde porte. Nous entendons encore un bruit de volière autour de notre cellule redevenue silencieuse, mais nous nous retrouvons tous, une heure après, dans les caves, car les sirènes viennent de donner l'alarme et les grands bombardiers quadrimoteurs grondent déjà sur nous. Les gardiens qui me portent, car je ne puis toujours pas me tenir debout, nous ont poussés à l'écart dans un petit réduit voûté et m'ont déposé sur un lit de camp. Mais, de là, nous entendons les voix des autres prisonniers et nous entendons aussi les haut-parleurs qui, de minute en minute, indiquent, dans son détail changeant, la Luftlage, la situation de l'air. Les grands bombardiers venus de l'ouest ont survolé Ratisbonne. Ils remontent à présent la belle vallée romantique que nous avons descendue hier. Les voici sur Neustadt. Nous revoyons la petite ville paisible si distante de la guerre, et qu'écrasent en cet instant les bombes de deux tonnes. Nous revoyons les enfants qui jouaient sur le pas des portes, la petite fille aux grâces précoces qui dansait sur le trottoir avec son bout de ficelle... Nous pensons aussi aux petits gosses qu'en France on arrachait des bras de leurs parents, avant le départ en trains plombés, pour les camps de concentration... Maudits soient ceux qui, à force de cruauté, ont déchaîné sur ce monde la contagion de la haine...

L'alerte est terminée. Deux prisonniers vont me hisser jusqu'à notre cellule. L'un d'eux me glisse à l'oreille, en un français intelligible, qu'il s'est proposé spontanément pour cet office.

— Je vous ai reconnu, me dit-il. Je suis Tchèque et j'ai vu souvent votre portrait sur nos journaux...

Je l'interroge du bout des lèvres. Il murmure qu'il est un petit propriétaire paysan, qu'il vivait paisiblement dans son village, mais qu'on l'a soupçonné, sur la foi d'une dénonciation, d'écouter la radio anglaise. La Gestapo l'a arrêté, voici plus d'un an, et transporté à la prison de Ratisbonne. Il y a souffert du froid; il souffre encore de la faim. L'homme flotte, en effet, dans des vêtements vagues; le visage est creusé de ravins profonds. Je vois ma femme tirer de son sac un paquet de cigarettes et une tablette de chocolat. L'ami tchèque trouvera cela dans ses poches, tout à l'heure.

Nous passons l'après-midi dans la cellule, à un travail qui, vraiment, nous déchire le cœur. Ma femme a remarqué que malgré la couche de peinture fraîchement passée sur les murs, des inscriptions y sont encore lisibles. Elles ont été tracées avec un clou ou avec la pointe d'un couteau. Nous les relevons, non sans peine et je les transcris sur mon calepin; que d'hommes, que de femmes sont passés ici avant nous! En général, c'est avant de quitter la cellule pour la chambre de torture ou pour le peloton d'exécution, qu'ils laissaient derrière eux cette trace suprême de leur existence. Parmi les noms que nous parvenons à déchiffrer, il s'en trouve quelques-

uns de consonance française, noms de Français du Nord ou de Belges de l'Est. L'un d'eux a noté tour à tour les stations successives de son calvaire : l'arrivée, la torture, la comparution devant le tribunal spécial de la Gestapo, le dernier départ... Nous, nous allons quitter cette cellule, mais probablement pour une autre. Et cette autre, pour quoi ?

Vers 7 heures du soir, on nous avertit d'avoir à nous tenir prêts. Deux prisonniers, toujours les mêmes, me font descendre les escaliers à bout de bras et m'insèrent, un peu moins douloureusement que l'avant-veille, dans notre petite voiture. Les autocars et le camion blindé sont déjà partis depuis une grande demi-heure, et notre embarquement s'opère, toujours avec la même discrétion mystérieuse, dans une cour isolée de la prison. Sur la banquette d'avant, toujours le même chauffeur et le même officier. J'entends l'officier répéter au chauffeur, d'une voix menaçante, les recommandations que vient de lui renouveler la Gestapo : Personne ne doit savoir qui nous conduisons. Si l'on nous interroge, nous devons répondre : c'est le gauléiter et sa femme.

Je passe court sur les incidents de la route. A quelques kilomètres de Ratisbonne, nous rattrapons le convoi. Mais déjà, un des autocars est en panne. Un peu plus loin, nous trouvons les chauffeurs réunis en conseil autour du camion blindé, dont l'avarie est déclarée irréparable. Retour à Ratisbonne pour la réquisition d'un omnibus de secours, nouvelle halte interminable devant l'hôtel de la Gestapo, sur la petite place où nous avons attendu si longtemps la veille; arrivée de l'omnibus vers 2 heures du matin; transbordement; démarrage final. A deux ou trois reprises, le convoi s'égaille ou s'égaré. Bref, nous aurons mis la nuit entière pour couvrir une centaine de kilomètres. Décidément, tout est déréglé, enrayé, dans l'appareil allemand. L'Allemagne est maintenant en panne, comme nos moteurs.

Quand les voitures s'arrêtent enfin à l'extrémité d'un gros village, l'aube vient de se lever sur un décor tout nouveau pour nous. Des prés, des vergers, puis des collines largement ondulées; à l'horizon, vers l'est et vers le sud, de hautes montagnes. Où pouvions-nous bien être? J'avais vu, en quittant Ratisbonne, que nous prenions la route de Passau, qui descend parallèlement au Danube. Pendant la nuit, j'avais essayé de m'orienter au milieu de nos détournements continuels, mais en vain. Car, d'après mes calculs, nous devions avoir atteint la vallée de l'Inn, entre Passau et Salzbourg, et j'appris bien vite que nous nous trouvions en réalité de l'autre côté du Danube, dans la région que l'on appelle le Bayerischer Wald, à quelques kilomètres de la frontière tchécoslovaque. Les sommets que nous apercevions vers l'est étaient les monts de Bohême.

Le village où nous venions de faire halte s'appelait Schœnberg. Nous y avons passé douze jours pleins, de la matinée du jeudi 5 mai à la soirée du lundi 16. Les généraux du camion blindé et les Hongrois cantonnaient dans un hôpital; les Thyssen, les Stauffenberg, les Gœrdeler et les autres Allemands dans une école. Pour mieux entretenir autour de nous le secret et le mystère, on nous avait logés, nous, dans l'appartement privé du chef nazi du district d'où nous ne sortîmes pas une seule fois tout au long de ces longues journées. Arrivés dès l'aube, nous n'y fûmes installés que vers midi. Jusque-là, nous étions restés enfermés dans la petite voiture qui stationnait devant l'église. Je ne me souviens pas d'avoir éprouvé un tel épuise-

ment. Quand on me déposa enfin sur mon lit, mes membres étaient raidis jusqu'à la paralysie par la souffrance et la fatigue.

Il se trouva que l'appartement du chef nazi était sis immédiatement au-dessus de l'école. Par les fenêtres, nous apercevions nos compagnons et compagnes de captivité secouant la poussière de leurs nippes ou se chauffant au soleil. Quelquefois, l'une d'entre elles, trompant la surveillance des S. S., grimpa l'étagé à la dérochée, venait nous emprunter un peu de lait condensé, un peu de sucre, un livre français. La femme du chef nazi fermait les yeux. Son fils unique avait été tué en Russie. Elle voyait l'imminence de la victoire alliée. Et, d'ailleurs, dans ce coin perdu de montagne, où l'isolement avait préservé presque intacte la vieille tradition du patriotisme bavarois, je crois bien qu'on redoutait les S. S. plus que les Américains et que les Russes. Enfin, que ce fût par calcul intéressé ou par humanité naturelle, notre gardienne mettait peu de zèle à son rôle, et ce ne fut pas tout à fait à son insu, à ce qu'il me semble, que ma femme, profitant des absences fréquentes du chef nazi, parvint à se glisser dans son cabinet et à mettre la radio en marche. Une émission de Londres nous apprit la mort soudaine du président Roosevelt.

Je revois chaque détail de cette scène et je ressens encore, comme si je l'éprouvais dans cette minute même, le chagrin qui nous accabla. Roosevelt était mort! J'avais tant souhaité le rencontrer un jour si, par miracle, je devais survivre à la victoire; et maintenant, je ne le verrais plus! Je savais, par mon ami William Bullitt, qu'il avait toujours pris intérêt à l'œuvre de reconstruction sociale qu'à son exemple, et dans des conditions bien différentes, j'avais tentée pendant mon gouvernement éphémère. Je savais qu'il avait toujours témoigné pour moi, sans me connaître autrement qu'à travers nos amis communs, une sympathie personnelle. Au début de mars 1939, je m'étais décidé à aller passer quelques semaines aux États-Unis, et le motif réel de ce voyage était de le voir enfin, de le voir face à face, de m'entretenir directement avec lui. Mis au courant de mon intention, il m'y avait encouragé par un billet manuscrit que les Allemands ont volé chez moi avec tout le reste, et m'avait invité d'avance à la Maison Blanche. Comme tout ce passé me revenait amèrement à la mémoire! Je me rappelais aussi pour quelle raison, mon bagage prêt, ma cabine arrêtée, mon départ avait été contremandé : c'est Georges Mandel, mon malheureux compagnon de Buchenwald, qui m'en avait adjuré. La tension internationale, m'avait-il dit, est si grave que vous ne pouvez, sans manquer à votre devoir, vous absenter en ce moment des affaires françaises. Et, en effet, peu de jours plus tard, le 15 mars, Hitler occupait Prague, et la menace de la guerre devenait d'un seul coup toute proche... Un an après, quand M. Sumner Welles avait été envoyé en Europe, auprès des belligérants, j'étais le seul homme politique français, en dehors des membres du gouvernement, à qui le président Roosevelt l'eût chargé de rendre visite. Dans ma prison de Bourassol, quand, à deux reprises, des écrivains, des artistes, des publicistes américains m'avaient adressé, pour l'anniversaire de ma naissance, le témoignage si précieux et si touchant de leur sympathie, avec quelle émotion j'avais lu le nom de M^{me} Roosevelt joint à cette liste glorieuse!

J'avais donc le sentiment de prendre le deuil d'une amitié, sinon d'un ami. Mais, si pesante que je l'éprouvassé, ma pensée personnelle n'était

pas cependant la plus forte. Quel destin fatal, digne du dénouement d'une tragédie antique, enlevait ainsi le président Roosevelt à la veille même d'une victoire qui, pour une si large part, était son œuvre, qui, à coup sûr, n'eût pas été possible sans lui? Indispensable à la guerre, quel vide béant il allait laisser après lui pour la création de la paix, c'est-à-dire pour l'instauration du monde nouveau où la paix serait garantie! Parmi les hommes d'État qui avaient tenu entre leurs mains le sort de l'univers, aucun ne possédait à un plus haut degré que lui le sens de la communauté nécessaire qui lie entre elles toutes les démocraties; aucun ne tendait avec une aspiration plus noble vers les grands idéaux qui restent le pôle d'attraction du progrès humain : la liberté, l'égalité, la fraternité, c'est-à-dire le droit et la justice conçus comme règle universelle pour les États comme pour les individus. Sans doute, la foi démocratique et humaine qui avait animé le président Roosevelt, était celle du peuple américain tout entier, sans distinction de parti; sans doute, son successeur la professerait aussi sincèrement et aussi ardemment que lui. Mais, pour la faire prévaloir dans les grandes décisions interalliées, toutes proches, puisque la guerre touchait à son terme et qu'elles devraient suivre immédiatement la victoire, combien le monde aurait eu encore besoin de son expérience, de son habileté, de son autorité sans égale! En vérité, ce n'était pas seulement le deuil de tous ses amis, connus ou inconnus, pas seulement le deuil de tous ses concitoyens, c'était le deuil de tous les hommes.

Schœnberg restera pour nous le lieu du monde où nous avons appris la mort du président Roosevelt. Nous le quittâmes aussi brusquement que Buchenwald et que Ratisbonne. Le lundi 16 avril, dans l'après-midi, un sous-lieutenant de S. S., élégant et cambré comme un officier de l'ancienne armée — il a vingt ans, il est entré, dit-il, chez les S. S. pour éviter l'envoi sur le front — vint nous avertir que nos bagages devraient être bouclés pour le soir. Depuis plusieurs jours, nous avions vécu dans la même impatience fébrile qu'à Buchenwald. Les Américains étaient maintenant à Bayreuth et à Nuremberg. Les Russes venaient de prendre Vienne; ils avaient dépassé Saint-Polten et menaçaient Linz. Or, une double avance de Nuremberg sur Ratisbonne et de Linz sur Passau eût coupé pour nous toute retraite vers le réduit tyrolien et salzbourgeois. Américains et Russes atteindraient-ils les premiers leurs objectifs, ou bien l'ordre d'évacuation toucherait-il d'abord les S. S. de Schœnberg? Voilà ce que nous nous étions demandé d'heure en heure avec angoisse. Mais la Gestapo marquait encore cette manche. Où allait-elle nous garder maintenant? On nous entraînerait vers le sud, assurément, puisque cette voie restait encore libre et que toute autre était interdite par l'avance alliée — vers le sud, c'est-à-dire dans la direction du réduit terrible! Le chef nazi avait dit à ma femme : Je crois que vous allez à Innsbruck... Le sous-lieutenant cambré avait confié à M^{me} de Hammerstein, l'une des prisonnières de Buchenwald, arrêtée, elle aussi, après l'attentat du 20 juillet auquel avaient été mêlés deux de ses fils : Nous vous conduisons à Dachau, près de Munich. Innsbruck, au cœur du Tyrol! Dachau, celui de tous les camps, après Auschwitz, dont le nom évoquait les rumeurs les plus sinistres!

Nous partons de Schœnberg vers 8 heures du soir, dans la même petite voiture, avec un autre chauffeur et le même officier : le gros du convoi

nous a précédés, selon l'usage, et nous roulons seuls sur la route... Un peu avant de traverser le Danube sur l'unique pont encore intact, entre Ratisbonne et Passau, nous apercevons à l'horizon des lucurs d'incendie. Pendant deux heures, nous les verrons s'étendre et s'aviver à mesure que nous nous rapprochons et que la nuit s'obscurcit. Quand nous arriverons devant Landshut, elles emplissent et rougissent tout le ciel : la ville, bombardée dans l'après-midi par les Américains, flambe encore. Au-delà de Landshut, une autre lueur apparaît, mais toute proche, celle-là. L'officier fait arrêter la voiture, descend : c'est un quadrimoteur américain, probablement abattu par la Flak, qui achève de se consumer à droite de la route. Nous continuons à rouler dans la direction de Munich. Vers 2 heures du matin, nous nous arrêtons longuement dans l'épaisseur opaque d'une forêt. Munich ne doit pas être loin. Les sirènes mugissent de toutes parts. Tout autour de nous, des projecteurs font converger leurs faisceaux lumineux vers le ciel et, bientôt, le fracas du bombardement commence. Il se prolonge longtemps, puis s'apaise, et nous repartons. Déjà, l'aube commence à poindre. La voiture stoppe. Nous sommes sur un vaste terre-plein où se trouvent rangés à la file les omnibus et le camion blindé du convoi. Devant nous, un grand portail monumental : c'est l'entrée principale du camp de Dachau.

Le journal que j'ai tenu pendant notre séjour à Dachau est particulièrement minutieux. Mais je n'en veux extraire que les incidents les plus significatifs.

Il est presque aussi difficile de pénétrer dans un camp de concentration que d'en sortir. En attendant que toutes les formalités d'écrou fussent remplies, nous dûmes subir encore un stationnement interminable devant ce portail. Le camp s'éveillait. Les commandos en sortaient l'un après l'autre, pour le travail du dehors, en colonnes serrées. Les prisonniers marchaient rangés par cinq, chaque groupe de cent hommes encadré par des S. S. ou par des miliciens du Volksturm, avec le brassard sur la manche gauche de leur veste civile. En passant le portail, sur deux commandements secs, ils ôtaient et remettaient leur calot. Qu'avaient-ils dû saluer ainsi? Sans doute quelque officier de S. S. placé à la sortie pour le décompte du bétail humain. Tous portaient l'insigne rouge des prisonniers politiques, c'est-à-dire des déportés. Il y avait là des hommes de tout âge, des vieillards, des adolescents, presque des enfants. Ils avançaient dans leurs hideuses souquenilles; beaucoup n'avaient pas de chemise, la plupart marchaient pieds nus dans les sabots de bois. Les visages étaient ravagés et les corps minés par la misère, mais tous tenaient la tête haute. Par la glace de la voiture, je les épiais avidement du regard. Peut-être allais-je voir passer un camarade, un ami? J'eus beau tendre mon attention, je ne reconnus personne. En revanche, beaucoup me reconnurent, et je sentis un frémissement courir de rang en rang.

Vers 9 heures, le convoi franchit le portail, mais notre voiture se rangea dans un chemin latéral et on nous interdit d'en sortir. Les S. S. montent une garde vigilante. Comme un prisonnier qui passe m'a reconnu à son tour et m'a tendu la main à travers la vitre ouverte, ils se ruent sur lui et le poussent à grands coups vers le poste. J'apprendrai plus tard qu'il a été puni de deux jours de cellule spéciale, cette cellule de torture où l'homme

ne peut se tenir que debout. Vers 1 heure après-midi, après nous avoir extraits enfin de la voiture, un sous-officier nous mène jusqu'à un vaste enclos muré dont la porte se referme pesamment sur nous. Nous nous regardons, ma femme et moi. Pas plus de doute qu'à Ratisbonne : la porte est bien celle d'une prison, mais, cette fois du moins, nous y entrons ensemble. Nous traversons une cour, puis un préau, puis un corps de garde, puis un long couloir, et nous voici dans une étroite cellule dont le hublot donne sur un fossé bordé d'un mur. Le gardien-chef nous explique que ce gîte n'est pas définitif et qu'on est en train de préparer pour nous deux cellules communicantes. Il sort; nous sommes seuls tous les deux. Je regarde autour de moi, puis par la fenêtre. Le lieu est sinistre. Je me sens affaissé, abattu, et il faut que ma femme me prête un peu de son courage.

Quelques longs instants se passent ainsi. Puis nous percevons un bruit de verrous et la porte s'ouvre. Un homme vient d'entrer, dont l'apparence n'est pas absolument nouvelle pour moi. J'ai déjà vu ce grand corps, cette démarche à la fois souple et roide, cette tête rousse et fauve. L'homme s'approche. « Vous ne me reconnaissez pas? » Je fouille dans ma mémoire, mais sans succès : « Non, je ne vous reconnais pas. » L'homme répond : « Mais voyons, je suis le docteur Schacht! » Je ne l'avais pas vu depuis neuf ans. Durant l'été de 1936, alors que j'étais président du Conseil de France, et qu'il était, lui, le maître de la Reichsbank et des finances allemandes, il était venu me faire visite à Paris. Il avait tenté avec moi un commencement de négociation dont j'écrirai quelque jour l'histoire. Je dévisageai le ministre déchu : « Vous êtes prisonnier depuis longtemps? — Depuis l'affaire du 20 juillet. Quand nous nous sommes quittés pour la dernière fois, à l'hôtel Matignon, si quelqu'un nous avait prédit que nous nous retrouverions dans la prison de Dachau, lequel aurait été le plus étonné de vous ou de moi? » Le Dr Schacht sourit en montrant sa forte denture blanche; puis il m'expliqua que pour me souhaiter la bienvenue dans notre prison commune il avait violé sa consigne et sortit.

Voilà quelques minutes à peine qu'il nous a quittés; la porte s'ouvre à nouveau et un second visiteur pénètre dans la cellule : « Nous ne nous sommes jamais rencontrés, me dit-il, aussi je me présente : le Dr Schuschnigg... » C'est vrai, nous ne nous étions jamais rencontrés, mais nous nous connaissions bien. Il avait été jadis l'adversaire impitoyable de mes amis les socialistes autrichiens, et de mon côté, j'avais attaqué sans merci sa politique. Pendant que je dirigeais le gouvernement français et lui la chancellerie d'Autriche, j'avais essayé vainement de l'éclairer sur les véritables desseins de Mussolini en qui il s'obstinait à placer sa confiance. Je lui rappelai affectueusement ces souvenirs en tenant ses mains serrées. « Qu'importe, me répondait-il, l'histoire jugera qui de vous ou de moi avait raison. Tous les deux nous voulions le bien de notre pays; tous les deux nous voulions la paix, et maintenant nous n'avons plus que les mêmes adversaires. » A grands traits il me conta l'histoire de ses prisons. A Vienne d'abord, dans l'hôtel affecté aux pratiques particulières de la Gestapo, puis à Sachsenhausen, près de Berlin, puis à Flossenbourg, le camp affreux près de la frontière tchécoslovaque, où nous nous étions arrêtés en venant de Buchenwald. « A Flossenbourg, nous dit-il, j'entendais chaque après-midi, de ma cellule le bruit des fusillades; la Gestapo liquidait méthodiquement les prisonniers politiques... » C'est de là qu'il avait été dirigé sur Dachau. Il était

parfaitement maître de lui, parfaitement lucide et calme, mais il sentait visiblement la mort planer sur lui.

Notre conversation avait été plus longue que l'entretien avec le Dr Schacht. Elle n'était pas achevée depuis un quart d'heure que les verrous sont tirés du dehors pour la troisième fois et que nous voyons entrer un troisième visiteur. Lui aussi se présente : le capitaine Best, du service secret britannique : « Vous devez avoir entendu prononcer mon nom, me dit-il. Avant la guerre, j'habitais La Haye d'où je dirigeais une partie de nos services du continent. Je suis marié avec une Hollandaise. C'est à La Haye que la police allemande m'a enlevé. — Vos prisons ont-elles été dures? — Très dures. — Et comment expliquez-vous que les Allemands ne vous aient pas fusillé sur-le-champ? — Je n'en sais rien. Ils devaient avoir leurs raisons; mais je ne perdrai probablement rien pour attendre. »

Une fois installés, nos voisins immédiats de cellule furent le Dr Schacht, le Dr Schuschnigg, sa femme qu'il avait épousée en prison, sa fillette, âgée de quatre ans et qui n'avait jamais vécu qu'en prison; puis le ménage Thyssen, puis un autre couple, venu, lui aussi, des caves de Buchenwald, le mari diplomate allemand, la femme née Espagnole, enlevés tous deux sur le sol d'Espagne, par la Gestapo, puis trois des généraux du camion blindé : Falkenhausen, Halder et Thomas; puis un tout jeune officier de l'aviation soviétique, Vassili Kontouline, neveu du commissaire du peuple Molotov. Le logis de Best donnait sur un couloir voisin. Un soir, Schuschnigg vint, avec mille précautions, nous inviter à le retrouver dans sa cellule, où se trouvaient déjà, nous dit-il, des amis fort désireux de nous connaître. Les amis ainsi désignés n'étaient autres que M. de Kallay, l'ancien président du Conseil de Hongrie, assis sur l'étroite table, les fils du régent Horthy et du maréchal Badoglio, tous deux accroupis sur la couchette. Tous logeaient dans le même couloir que Best. D'autres nationalités étaient encore représentées dans cette étonnante Babel. Autour de notre préau couraient des plates-bandes plantées les unes de fleurs, les autres de salades. Deux prisonniers venaient les arroser chaque soir : le premier avait professé les mathématiques dans une université hollandaise, le second était un Tchécoslovaque. Le prisonnier, qui, chaque soir, venait reprendre nos écuelles et nos grossiers couverts de métal était un officier supérieur de l'armée yougoslave.

Les alertes étaient fréquentes, le jour et la nuit, et elles le devinrent sans cesse davantage. On nous laissait tranquilles dans nos cellules lorsque le camp n'était survolé que par les chasseurs qui le mitraillaient à basse altitude — pendant une de ces attaques, la façade des cuisines, de l'autre côté du préau bordé de plates-bandes, à quinze mètres de nous, fut criblée de balles — mais, quand apparaissaient les gros bombardiers, on nous obligeait à descendre dans l'abri souterrain. Il était creusé à l'extrémité du préau; on y descendait par un étroit petit escalier ménagé entre des talus de gravier et de sable. Surpris souvent en plein sommeil, nous nous vêtions à la hâte, tandis qu'un sous-officier S. S. hurlait dans le couloir pour presser le mouvement. Nous trouvions à l'entrée du petit escalier Schacht vêtu aussi soigneusement qu'en plein jour, avec un veston de ville et un col dur, guidant les arrivants de sa lampe électrique. On se glissait à tâtons dans le réduit. On s'asseyait sur un des bancs qui le bordaient, là où on trouvait

une place vide. Qui donc était assis dans l'ombre à côté de nous? Schacht faisait marcher à nouveau sa lampe et l'on découvrait le ménage Thyssen, ou bien les Schuschnigg, ou bien parfois l'un des généraux. La fille de Schuschnigg, la petite Cissy, la prisonnière-née de quatre ans, continuait à dormir dans les bras de sa mère. Quand l'alerte se prolongeait trop longtemps, ou quand le fracas devenait trop proche, elle s'éveillait... Elle s'éveillait toute joyeuse. Elle se redressait sur ses petites jambes et se mettait à courir en rond dans l'abri, nous reconnaissant l'un après l'autre et essayant un nouveau jeu avec chacun de nous. Celui qu'elle affectionnait avec moi consistait à me mettre dans la main une petite poignée de sable et de gravier que je feignais d'avalier, tantôt avec délice, tantôt avec dégoût. Ses éclats de rire cristallins étaient couverts par le bruit de la canonnade.

Notre couloir desservait le quartier politique de la prison et les gardiens poussaient rarement les verrous extérieurs des portes. Nous étions donc à peu près libres d'aller et de venir entre nos cellules et le préau. Là, chaque après-midi, nous pouvions assister à un spectacle d'assez haut goût. Après l'audition du communiqué allemand, dont l'heure était bizarrement variable, et qui, d'ailleurs, finit par être complètement supprimé les derniers jours, les experts se réunissaient autour d'une grande table de jardin peinte en vert sur laquelle ils déployaient largement leurs cartes. Il y avait là les trois généraux, Falkenhausen, Halder, Thomas et le colonel de Bonin, ancien chef du Bureau des opérations du grand état-major. Ils reportaient sur les cartes les nouvelles qu'ils venaient d'entendre, marquant par des flèches les progrès quotidiens des Alliés. Chaque jour, au nord, à l'ouest, au sud, les massifs de flèches s'étendaient, se rapprochaient les uns des autres. Les experts passaient ensuite aux commentaires et aux pronostics. Schacht et Thyssen se mêlaient souvent à leur conversation que nous écoutions, les Schuschnigg et nous, en nous promenant à quelque distance. Ces généraux allemands, ces hommes qui avaient dirigé des armées, suivaient aujourd'hui la guerre du même côté que nous. C'étaient les positions alliées qu'ils fixaient sur leurs cartes allemandes. C'est l'avance alliée qu'ils appelaient comme nous, qu'ils essayaient de mesurer et de minuter comme nous, parce qu'ils en attendaient sinon la liberté, comme nous, mais du moins la vie.

Nous étions arrivés à Dachau à l'aube du mardi 17. Dès le vendredi 20, jour anniversaire de la naissance de Hitler, les Russes atteignaient Berlin. Le 22, ils se battaient au cœur de la ville. Le 25, on confirmait l'occupation d'Augsbourg par les Américains qui avaient passé le Danube à Ratisbonne et à Ingolstadt. D'Augsbourg à Dachau, on compte moins de quarante kilomètres, par l'autostrade de Munich, et bientôt, en effet, nous entendîmes le bruit du canon. Mais je me sens impuissant, une fois de plus, à communiquer les angoisses et les espoirs de ces dernières journées. D'Augsbourg la 7^e Armée américaine ne pouvait guère marcher que sur Munich et Dachau se trouvait exactement sur la route. Mais les Américains seraient-ils devancés une fois de plus? Nous emmènerait-on encore plus loin? Aurait-on le temps de nous exécuter sur place? Schuschnigg et les généraux se disaient sûrs que la Gestapo avait reçu l'ordre exprès de ne pas nous laisser tomber vivants entre les mains des Alliés. Best m'affirma un jour qu'il possédait une preuve écrite, et il me montra la copie d'une instruction de Himmler s'appliquant visiblement aux otages de notre caté-

gorie. Un prisonnier français qui aborda ma femme, tandis qu'elle faisait à pied la course de la prison à l'hôpital, lui donna les mêmes avertissements. Chaque jour, d'ailleurs, un des hôtes de la prison disparaissait sans laisser derrière lui de trace. Le général Delestrain, logé dans un quartier voisin du nôtre, avait été extrait ainsi, un matin, sous prétexte de transfert. Nous sûmes dès le soir qu'il avait été fusillé, et nous apprîmes quelques jours plus tard, par un témoin direct, avec quelle vaillance héroïque il avait affronté la mort. Au reste, nous n'avions pas besoin de preuve, ni d'exemple pour comprendre quel sort nous était destiné; il suffisait d'un instant de réflexion... Mais cependant les jours passaient et les Alliés ne cessaient d'avancer, le bruit du canon se rapprochait et nous vivions toujours, et il n'était pas question de départ.

Tout à coup, une rumeur extraordinaire déferla longuement sur le camp. On avait vu y pénétrer des camions de la Croix-Rouge internationale. Aux termes d'un arrangement de dernière heure survenu entre l'Allemagne et les Alliés, les camps allaient être évacués par les S. S. et pris en charge par la Croix-Rouge jusqu'à l'arrivée des troupes libératrices! Les S. S. de garde dans notre couloir furent les premiers à nous confirmer le bruit et à nous annoncer leur départ imminent. Pendant de longues heures, nous fûmes dupes de cette fausse espérance. Je me rappelle une nuit entière, une interminable nuit sans sommeil, où, comme à Buchenwald, nous interprétions fébrilement les bruits de la nuit. Mais dès le matin nous tombions du haut de notre illusion. Ce n'était pas les S. S. qu'on évacuait. C'était les prisonniers. La Gestapo prescrivait d'en vider intégralement le camp avant que les Américains pussent l'atteindre. Un convoi comprenant en particulier les généraux, Best et le neveu de Molotov partit le premier. Nous les suivîmes le jeudi 26 au soir.

Le tableau de l'évacuation de Dachau est le plus atroce de tous ceux que j'évoque ici.

Combien de dizaines de milliers de prisonniers étaient détenus dans le camp? Je l'ignore. Je sais que des milliers et des milliers d'autres étaient arrivés par surcroît les nuits précédentes, refoulés des camps de la basse vallée du Danube, comme Ulm et Ingolstadt. Les bruits étranges que nous avions entendus n'étaient que le tapage de leur arrivée. L'effectif total pouvait être de cinquante mille hommes au moins, peut-être de cent mille. La Gestapo ne savait pas, elle ne pouvait pas savoir où elle mènerait cette masse humaine; car quelle région de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Tchécoslovaquie, de l'Italie restait assez sûre, en cet état de l'avance alliée? Quel est le camp que les colonnes de prisonniers avaient chance d'atteindre sans être rejoints par les tanks américains ou soviétiques? On ne savait pas davantage, on ne pouvait pas savoir comment on nourrirait en chemin ces malheureux. N'importe, l'ordre était formel. On pousserait sur les routes, à coups de matraque, le troupeau servile. On abattrait sur place ceux qui étaient trop las et qui n'avanceraient plus.

Ce jeudi 26 avril, l'ordre avait été donné aux prisonniers de se masser dès midi sur la place centrale et dans les grandes avenues du camp. C'était une précoce journée d'été. Nous la passâmes encore dans nos cellules d'où les S. S. ne nous tirèrent qu'aux approches de la nuit. Nous sommes une quinzaine. La porte qui clôt le préau s'ouvre à deux battants. Les plus

jeunes prennent la tête, poussant sur une charrette à deux roues les valises, les sacs, les paquets. Schuschnigg, en costume tyrolien, porte dans ses bras sa fillette blonde. Une seconde porte massive, puis nous débouchons dans une des grandes avenues de rassemblement, mer mouvante, sombre, muette. Elle est littéralement emplie, à perte de vue, jusqu'au droit des bâtiments qui la bordent. Beaucoup de femmes et d'enfants sont mêlés aux hommes. Tous ont attendu là depuis midi, sous le soleil, debout, sans nourriture. Les S. S. nous fraient un étroit chenal à travers ces têtes, toutes tondues, toutes tannées, toutes ravagées de misère, à travers ces corps défaits qui s'écartent un peu. Nous sommes avec eux. Nous sommes eux. Notre marche n'est plus en marge de la vie, en marge de la mort; c'est une marche commune. Il me semble, me dit ma femme, qu'on nous a remis sur terre.

Tout à coup un frémissement parcourt la mer humaine comme une houle. Des hommes ont reconnu Schuschnigg, m'ont reconnu. Nos noms sont prononcés, sont repris, nous entourent, circulent. A notre tour, chacun de nous murmure en marchant, comme s'il était notre nom propre, le nom de notre patrie : Français, Autrichien, Russe... et l'écho de ces noms murmurés par d'autres bouches nous revenait. « Il faut que le cœur se bronze ou se brise... » Le mien va se briser, je le sens; il m'emplit tout entier; il est le battant d'une cloche immense qui sonne à la volée dans chaque poitrine comme dans la mienne. Churchill l'a dit l'autre jour aux Communes : c'est ainsi que tous les clochers sonneront pour la victoire.

Nous parvînmes ainsi jusqu'au grand portail, celui devant lequel nous avions si longtemps attendu. On nous conduisit en dehors de l'enceinte, jusqu'à un petit bâtiment près duquel étaient rangés des autocars. Quelques hommes et beaucoup de femmes et de jeunes filles y étaient déjà réunis; c'étaient les hôtes des caves de Buchenwald, ceux et celles qui avaient fait avec nous le voyage, mais qu'à Dachau on avait séparés de nous. Nous devions être tout près de la gare, car des voies couvertes de wagons se distinguaient dans l'ombre. Ma femme me dit : « Si c'était le train?... Je vais voir. » L'après-midi, dans le préau, un S. S. d'origine tchèque avait raconté à Schuschnigg, lequel nous l'avait rapportée à son tour, l'affreuse histoire d'un train rempli, paraît-il, de malades juifs et chargé depuis trois jours en gare de Dachau. Les chasseurs américains, volant en rase-motte, avaient détruit la locomotive, et le train était resté là, en panne, avec ses malades empilés dans chaque compartiment. Pas d'infirmières, pas de médicaments, pas de nourriture, pas même d'eau. D'heure en heure des malades mouraient et l'on ne prenait pas la peine d'extraire les cadavres du tas des agonisants. « Vous ne voudrez pas me croire, avait dit le Tchèque, mais je l'ai vu, vu de mes yeux. » Ma femme s'insinuait dans l'ombre pour s'en approcher à son tour, mais, au niveau du premier wagon, elle entra sans doute dans la zone lumineuse d'un projecteur, car des S. S. se précipitèrent. Quelques jours plus tard, quand les Américains entrèrent à Dachau, ils devaient trouver le train sur les rails, immobilisé à la même place. Seulement les S. S. l'avaient arrosé de pétrole et y avaient mis le feu. On n'y découvrit plus que des corps carbonisés dont on ne pouvait dater la mort.

Il n'était pas loin de minuit quand les cars chargés se mirent en marche. Mais à peine arrivés au croisement de la route, nous dûmes nous arrêter pour laisser passer une colonne de prisonniers débouchant du grand portail qui défilait devant nous. Ils étaient massés et encadrés, par groupes de

cent, comme pour les sorties de travail, mais les femmes étaient en proportion beaucoup plus forte et beaucoup d'entre elles tenaient des enfants à la main ou dans leurs bras. Pas de camions d'accompagnement pour des vêtements ou des provisions; tout juste, après chaque groupe, un ou deux brouettes poussées à bras. La colonne s'avancait au pas accéléré, sur un rythme presque militaire, et s'enfonçait peu à peu dans la nuit. Le dévidement du camp durait à coup sûr depuis de longues heures, car, lorsque nous nous engageâmes enfin sur la route en profitant d'un intervalle entre deux colonnes, nous doublâmes pendant peut-être quinze kilomètres l'interminable défilé. A mesure que nous avançons, l'allure des groupes changeait; les vociférations des S. S. devenaient plus rauques. Peut-être des femmes et des enfants étaient-ils déjà tombés. Mais nous roulions vite, tous feux éteints, dans la nuit, et je ne veux dire que ce que j'ai vu. D'ailleurs ce n'était encore que le début de la sinistre course. C'est quelques jours plus tard que la 7^e Armée américaine devait ramasser les cadavres par milliers.

Nous suivions la route du sud, en direction de Munich, et bientôt nous pénétrâmes dans ce qui avait été la ville. Quelle vision vengeresse! De toutes les grandes cités allemandes touchées par les bombardements de jour américains ou par les bombardements de nuit britanniques, Munich est la seule que j'aie traversée. On m'assure que Berlin, Hambourg ou Dresde avaient été frappés plus durement encore. Mais comment pourraient-ils offrir un spectacle de destruction plus tragique que Munich cette nuit-là? La lune s'était levée. Nous roulions lentement, tantôt entre des talus de décombres, tantôt entre des rangées de façades qui, de loin, paraissaient intactes, et qui, lorsqu'on parvenait à leur hauteur, n'apparaissaient plus que comme des surfaces béantes derrière lesquelles s'étalaient sans fin des champs de ruines. Pas un être vivant, pas une lumière, pas un bruit. De loin en loin, un grand édifice, bien que ravagé par les bombes, continuait à dresser sa structure architecturale. La traversée ne dura pas loin d'une demi-heure, puis nous pénétrâmes dans la banlieue suburbaine. Là, les arbres, par je ne sais quel miracle, étaient intacts.

Nous arrivâmes vers la pointe de l'aube à Rosenheim, sur l'Inn. De là une route pouvait nous conduire à travers la montagne vers Salzbourg; une autre, en remontant le cours de la rivière, vers Innsbruck. Le convoi prit la route d'Innsbruck, où nous arrivâmes vers 10 heures du matin. Un sous-officier S. S. avait confié à l'un de nous que nous ne devions nous y arrêter que quelques heures, pour repartir le soir même vers une destination plus lointaine et encore inconnue.

Notre gîte d'étape était un camp sis en dehors de la ville. Des prisonniers russes y avaient été parqués au début de la guerre et il était désaffecté depuis longtemps. Nous pénétrons dans l'enceinte, nous descendons des voitures, et de toutes les baraques sortent des hommes qui se hâtent autour de nous. Il y a là nos anciens compagnons du préau aux plates-bandes; mais avec eux se presse une bonne centaine de prisonniers venus d'autres camps que Buchenwald, logés dans un autre quartier, à Dachau, et que nous ne connaissons pas encore. On nous présente les uns aux autres. Enfin, pour la première fois dans notre exode, nous avons des camarades français. Voici l'évêque de Clermont-Ferrand, Mgr Piguët, qui deviendra pour

nous un compagnon bienveillant et amical, voici le prince Xavier de Bourbon-Parme, dont la sœur fut impératrice d'Autriche, dont le frère épousa une princesse d'Italie, et dont nous apprendrons à aimer la simplicité parfaite et la bonté; voici Joos, ancien député au Reichstag, voici Mottet, Suisse de naissance, Français de condition et de cœur, pris les armes à la main, comme Xavier de Bourbon, d'ailleurs, en se battant contre la Gestapo et la Milice; voici le jeune Raymond van M., capitaine à titre étranger dans la R. A. F., le type du Français des romans d'aventures, brave jusqu'à la plus folle témérité, léger, galant et charmant. La colonie française se borne, nous non compris, à ces cinq personnages. La colonie anglaise comprend un sérieux contingent d'officiers, presque tous aviateurs, généralement pris derrière les lignes avec un poste d'émission dans leur bagage. L'un d'eux porte le nom de Churchill; il est cousin du premier ministre. Des uniformes kakis de coupe anglaise habillent un groupe de généraux grecs, auquel se mêle le général Garibaldi, chef des partisans républicains de la Haute-Italie, et son principal officier, le colonel Ferrero... Schuschnigg retrouve son ami Schmitz, l'ancien bourgmestre de Vienne; Kallay retrouve deux ou trois de ses collègues. Il y a un Hollandais, M. Van Dyck, ancien ministre des Affaires étrangères, des ministres lithuaniens, slovaques; il y a des Italiens, des Danois, des Norvégiens, des Russes. Les Allemands sont nombreux; parmi eux le prince Frédéric de Prusse, le prince de Hesse dont la femme, fille du roi d'Italie, est morte à Buchenwald, le pasteur Niemöller, l'homme le plus important de l'Église évangélique allemande, que la Gestapo tient enfermé depuis neuf ans. Nous sommes maintenant cent cinquante en nombre rond, de tous pays et de toutes conditions. Venus de toutes les prisons d'Allemagne, nous avons fini par converger vers ce camp sordide. De filtrage en filtrage, il s'est déposé là comme un résidu des adversaires les plus détestés, des sujets ou des vassaux les plus gravement suspects de trahison. Nous formons le dernier carré, le dernier bataillon des ennemis et des otages. On nous tient ensemble, et on ne nous lâchera plus.

Nous quittâmes le camp d'Innsbruck en grande caravane, dès le coucher du soleil. Nous le quittâmes sans regret; la saleté était si repoussante que, malgré la fatigue des dernières nuits sans sommeil, nous n'avons pu y prendre un quart d'heure de repos sur les paillasses grouillantes de vermine. Nous traversons la ville et nous engageons sur la route du Brenner : pause interminable au col, c'est-à-dire, à la frontière italienne. Nous descendons du car et nous mêlons aux conversations. Nous allons à Merano, dit l'un. Non, répond Schacht, nous allons dans les Dolomites, du côté de Toblach. Schacht est bien informé, car, à l'aube, du côté de Brixen, nous tournons non pas à droite, mais à gauche. La caravane gravit maintenant une belle route touristique de montagne, orientée vers l'est. Nous avons à main droite la chaîne principale des Dolomites. Un guide tyrolien que nous avons embarqué à la halte du col révèle que nous nous dirigeons vers un hôtel aménagé pour les sports d'hiver, à quinze cents mètres d'altitude. Il paraît que la Gestapo a remplacé pour nous le four crématoire par le frigorifique.

La route continue à monter. Nous la quittons pour un sentier de montagne à peine carrossable. Vers 4 heures du matin, à la première lueur du jour, apparaît un hôtel vaste et de bonne apparence, mais tout est clos et personne ne semble nous attendre. Les S. S. de l'escorte heurtent; des voix

furieuses répondent au bout d'un instant, et des officiers sortent à grands cris. Le gîte qu'on nous destinait a été occupé d'autorité par d'autres S. S. appartenant à l'armée d'Italie, qui se refusent catégoriquement à nous céder la place! Nous redescendons sur la route, et nous arrêtons à quelques centaines de mètres d'un gros village. Les chefs de la caravane qui ne savent plus où nous conduire, vont demander, par téléphone, de nouvelles instructions. Nous, nous restons entassés dans nos cars, sur la route. Nous y resterons une journée entière, à demi morts de fatigue, de faim et de froid. Les chefs n'ont obtenu aucune réponse et leur désarroi est complet. Nous sommes perdus dans la montagne comme les passagers d'un bateau naufragé dans une île. Alors le pasteur Niemöller prend d'autorité le commandement. Il se rend à pied au village voisin, rassemble des vivres, réquisitionne des chambres. En un clin d'œil tout le monde s'est rangé sous son commandement, à commencer par les S. S. A minuit, les voitures sont garées au village de Niederdorf; nous avons tous soupé; nous sommes tous couchés, les vieux dans des lits, les jeunes sur la paille dans la grande salle de la mairie.

Nous étions arrivés à Niederdorf le samedi 28. Nous en repartîmes le mardi soir. C'est dans cet intervalle que se place l'événement qui décida de notre salut.

Aucun doute n'était possible sur les intentions de la Gestapo à notre égard, ni sur les instructions qui avaient été données aux S. S., renforcés d'ailleurs, depuis notre arrivée au Tyrol, par des éléments stationnés dans le voisinage et dont nous pouvions à chaque instant vérifier le fanatisme féroce. « Vous prenez bien de la peine pour les garder, disait devant nous un officier à un des hommes, vous n'avez donc plus de grenades? » Le commandant de la caravane n'était autre que le capitaine Stieler, chef de la Gestapo de Dachau, dont le nom pourra suffire à ceux qui l'ont connu, et qu'accompagnait comme auxiliaire de confiance un sous-officier doté d'une réputation aussi sinistre que la sienne. Deux ou trois jours plus tard, un témoin irrécusable devait nous relater les propos récemment tenus par le gauleiter du Tyrol, Andreas Hofer. Ce nazi au nom historique avait déclaré à l'évêque catholique de Brixen : « Nous pourrions tenir longtemps dans nos montagnes. Et si nous y sommes forcés, en fin de compte, eh bien, nous aurons quelques têtes à jeter à la face des Alliés. » Avions-nous d'ailleurs besoin d'un tel témoignage? Avions-nous besoin des informations de Best qui le corroboraient en tout point pour être fixés sur notre sort? Où? Quand? Comment? restaient les seuls points en suspens.

Par l'effet de quel miraculeux hasard, ou plutôt de quelle conjonction de miracles ces instructions formelles et certaines ne furent-elles pas exécutées? Je note les causes que j'ai connues ou soupçonnées, mais il en est probablement que j'ignore. La première, l'essentielle, est que les événements militaires ne suivirent pas l'ordre de succession que les nazis avaient prévu et escompté. La rapidité de l'avance américaine perçant de part en part à travers l'Allemagne centrale jusqu'à la Tchécoslovaquie, et jusqu'à l'Autriche, coupa toute possibilité de retraite vers le réduit tyrolien aux armées du Nord et de l'Est. Dans le plan nazi, l'armée d'Italie, l'ancienne armée Kesselring, qui, depuis de longs mois, ne cédait le terrain que pied à pied, devait prolonger obstinément sa résistance pour couvrir ce réduit du côté

sud. Or, il advint tout à l'inverse que cette armée s'effondra la première, et surtout capitula la première. Les Américains menaçant déjà Innsbruck et le Brenner, c'est par la route qui traverse Niederdorf vers la Carinthie que s'écoulait nécessairement la déroute. Dès le samedi soir, tandis que nos autocars étaient échoués sur la route, à l'entrée du village, nous avions vu passer à toute allure trois camions chargés de soldats allemands, le troisième de soldats italiens. Les hommes avaient jeté leurs armes, ils étaient debout dans les camions et hurlaient à tue-tête : « *Krieg fertig* » (la guerre est finie). « Hurrah! Hurrah!... » Les S. S. de notre escorte les avaient considérés comme nous. Comme nous, pendant la nuit du samedi et la matinée du dimanche, ils avaient vu défiler le train ininterrompu de la déroute, tanks, voitures d'artillerie encore camouflées, ambulances, camions chargés de fuyards. Cette déroute, elle nous enveloppait tous; nous étions pris dans son remous, et nos S. S. y participaient malgré eux.

D'autre part, depuis le passage du Brenner, nous nous trouvions dans le secteur de l'armée d'Italie, et le hasard voulut que le commandant de cette armée, le successeur de Kesselring, eût été le camarade le plus intime d'un des généraux allemands de notre caravane.

Comment une relation téléphonique put-elle s'établir entre les deux amis? Je ne l'ai jamais su exactement, mais je conjecture que les chefs des S. S. y prêtèrent la main. Le capitaine Stieler était atterré, comme tous ses hommes. Les Alliés approchaient; à mesure de leur approche, les partisans garibaldiens qui tenaient la montagne autour de nous devenaient plus audacieux et plus mordants. Les tortionnaires de Dachau savaient bien qu'ils ne pouvaient sauver leur peau qu'en fuyant à temps, ou bien en se ménageant à la dernière heure une circonstance atténuante. Ils sentaient bien que la capitulation de l'armée d'Italie était imminente; elle fut négociée, en fait, le dimanche 29 et entra en vigueur dès le mercredi suivant. Tout se passa en réalité comme si nous étions compris dans cette capitulation ou comme si notre sort était réglé par elle.

Toujours est-il que le dimanche 29, vers la fin de l'après-midi, le capitaine Stieler, nous ayant rassemblés dans une auberge du village, vint nous apporter une déclaration qui, dans l'instant, nous emplit de stupeur autant que d'émoi. On nous conduirait le lendemain ou le surlendemain dans un autre hôtel de la montagne dont on s'ingéniait à remettre le chauffage en état. Il nous invitait à élire, oui, à élire, comme font les hommes libres, quelques délégués qui régleraient d'accord avec lui les questions d'aménagement et de ravitaillement. Dès à présent, la surveillance dont nous étions l'objet changerait de caractère. Nous pourrions nous considérer comme libres de nos mouvements dans les maisons où nous étions cantonnés et à l'intérieur du village. Nous écoutions sans en croire nos oreilles, mais Best, debout à côté de Stieler sur l'estrade improvisée du meeting, nous souriait d'un air entendu. Le lendemain, lundi, la surprise se développait en coup de théâtre. Une compagnie de la Wehrmacht entra dans Niederdorf, désarmait les S. S. et se substituait à eux pour notre garde. Elle avait à sa tête le capitaine comte von Alvensleben, officier d'ordonnance du général commandant en chef l'armée d'Italie. Je vis entrer dans ma chambre cet officier, cambré et gourmé comme un officier de l'ex-garde impériale. Il se présenta, me salua, inclina légèrement la tête, et me dit : « Vous êtes désormais sous la caution de l'honneur militaire de la Wehrmacht. »

Nous nous étions quelquefois demandé comme par jeu, ma femme et moi : « Mais enfin, si nous devions tout de même être sauvés un jour, par impossible, comment cela se passerait-il? » Et nous essayions, par un grand effort d'imagination, de nous représenter les détails de la scène. Nous avions inventé des combinaisons d'événements bien extraordinaires, mais jamais rien d'aussi étonnant que ce qui était en train de se réaliser sous nos yeux. Le signe de salut, pour nous, c'était donc la relève des S. S. de Buchenwald et de Dachau par une compagnie de la Wehrmacht! L'ange annonciateur du salut, c'était cet officier d'ancien régime, élégant et raide dans son uniforme irréprochable!... Mais la cause réelle du salut, c'était la décomposition brutale et totale d'une armée allemande, c'était l'effondrement sans recours et sans merci de la puissance militaire allemande, c'était l'universel désarroi que la catastrophe projetait devant elle comme une ombre immense, la ruine de toute organisation et de toute autorité, la terreur panique de la déroute et du châtement.

Le mardi soir des camions de la Wehrmacht nous hissèrent par un sentier difficile à travers une neige profonde jusqu'à Pragserwildsee, un hôtel d'été à 1.600 mètres d'altitude. Le site était magnifique; un lac pur et sombre à nos pieds; de l'autre côté du lac, un grand pic des Dolomites dressant sa façade verticale, l'horizon cerné de forêts. Mais le froid était intense, la maison baignait dans un brouillard de neige, tous les efforts pour remettre en marche le chauffage central avaient été vains. Les soldats de la Wehrmacht faisaient marcher des poêles dont quelques-unes des chambres étaient pourvues, montaient des paniers de bois, et, en bas, dans l'immense cuisine, sous la direction de quelques-unes des prisonnières allemandes, pelaient des légumes avec docilité.

Je dis « prisonnières »... Nous n'étions déjà plus prisonniers, mais nous n'étions pas encore libres. Le premier témoignage de la délivrance fut, dans la matinée du jeudi, l'entrée inopinée d'un officier français, le capitaine Lussac. En mission auprès des partisans garibaldiens, il avait appris notre présence dans ces parages et avait traversé la montagne depuis Cortina d'Ampezzo pour se mettre en contact avec nous. Quel flot d'émotion, de joie et d'angoisse nous inonda à la seule vue de son uniforme, voilà ce que je n'essayerai pas de faire sentir par des mots. Mais c'est le lendemain matin, le vendredi, que la liberté devait poindre devant nous avec l'aurore. Nous avions passé une nuit d'insomnie et de fièvre. Endormis au matin, nous avions été réveillés de bonne heure par les premières lueurs du jour. Ma femme se leva, s'approcha de la fenêtre et poussa un cri : « Venez, venez vite! » Je me précipitai auprès d'elle, je regardai comme elle : des camions se rangeaient au pied de l'hôtel, et des hommes en descendaient; les uns portaient la chemise rouge et la cravate flottante des garibaldiens; des autres, nous n'aperçûmes d'abord qu'une chose : leur casque... c'étaient des casques américains...

La veille au soir, une division de la 5^e armée américaine était arrivée à Bellune, dans la Haute-Vénétie, sur le revers méridional des Dolomites. L'État-Major ayant appris par les partisans, tout comme le capitaine Lussac, qu'un convoi de prisonniers politiques, dont Schuschnigg et moi faisons partie, était échoué à quelque distance de là, de l'autre côté de la chaîne, il avait aussitôt expédié dans cette direction un détachement d'infanterie

portée; les hommes étaient partis sans prendre un instant de repos, guidés par des garibaldiens; ils avaient à leur tour traversé la montagne : et c'est ainsi que la liberté s'était levée pour nous avec le soleil. En un instant, l'hôtel s'était éveillé et on l'entendait frémir de toute part. Nous nous regardions l'un l'autre, ma femme et moi, dans une sorte d'extase. Depuis quelques jours, nous savions que nous étions vivants, maintenant, nous savions que nous étions libres. Quelques instants après, la porte s'ouvrait. Un officier entra dans la chambre : « La Wehrmacht est désarmée, nous dit-il. Conformément à la capitulation nous l'avons envoyée à Toblach. Considérez que vous êtes désormais les hôtes de l'armée américaine. » ... C'était le vendredi 4 mai, il pouvait être huit heures du matin. Ce souvenir est de ceux qu'on n'oublie jamais, parce qu'ils se sont incorporés à l'être.

Hôtes de l'armée américaine. Jamais hospitalité ne fut exercée avec un tel débordement d'affection, de générosité. Soldats, médecins, officiers s'informaient à toute heure de nos besoins et nous comblaient de leurs offres. On nous apportait à l'envi des aliments, des médicaments, des vêtements. Nous avons porté, ma femme et moi, des chaussettes de laine et des blousons américains. Au retour, en voiture et en avion, nous étions enveloppés de couvertures américaines. J'ai vu ceci de mes yeux. Le samedi soir, un groupe de correspondants de guerre fit irruption dans l'hôtel. Ils vinrent nous photographier et nous interviewer dans notre chambre. L'équipe était dirigée par une très jeune femme, surprenante d'intelligence et de décision, qui parlait le français avec une pureté parfaite. En nous quittant, la correspondante rencontra dans le couloir glacé une femme qui tremblait de froid. Sans mot dire, elle se défit de son manteau de laine et le lui fit endosser. Toute cette munificence s'exerçait avec une simplicité, une gaîté, une jeunesse qui ajoutaient encore une grâce à tous les actes et à tous les gestes. Quelle joie de reposer enfin nos regards sur ces visages ouverts, francs et bons qui restent fidèlement présents à notre mémoire!

La vie d'hôtel, transformée soudain en une villégiature chez des amis, se prolongea quatre jours encore : le mardi, nos hôtes américains nous transportaient en voiture de Pragerwildsee à Vérone, quartier du général Clark. Le mercredi 9 mai, un avion américain survolant Florence et Rome nous déposait à Naples, quartier général du maréchal Alexander. A l'heure même où nous débarquons sur l'aérodrome, les Alliés célébraient la fête de la Victoire. Nous devons retrouver à Naples l'hospitalité américaine, de la part de notre ami C. Offie, conseiller politique auprès du maréchal Alexander, qui tint à nous loger dans sa villa du Pausilippe, de la part des médecins de l'hôpital du Vomero qui, avant de nous rendre à la France, voulurent s'assurer que nous n'étions pas seulement vivants, mais intacts... Et les hommes qui nous comblaient ainsi de leur sollicitude et de leurs témoignages d'affection étaient aussi, étaient surtout, les libérateurs de notre patrie.

Enfin, le lundi 14 mai, un appareil américain nous déposait sur l'aérodrome d'Orly. Mais cela, c'est une autre vie qui recommence.